Anne-Marie
Garat

L'enfant des ténèbres

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

1933-1934… Après le désastre de la Grande Guerre, un crépuscule tragique s'annonce, dont peu anticipent les menaces… Vingt ans ont passé depuis *Dans la main du diable* et Camille Galay, la petite Millie d'alors, débarquée de New York, erre dans Paris, la ville de son enfance, hantée par la mort de son ami Jos, un photographe hongrois qu'elle a suivi jusqu'en Alabama, et à qui elle a promis de rapporter à Budapest un certain étui de cuir rouge…

De toute l'Europe convergent des personnages qui s'ignorent encore, bientôt emportés, sous le double sceau de l'amour et du crime, dans une même aventure qui a pour théâtre les villes modernes, sur les murs desquelles revenants et spectres projettent leurs ombres fantastiques. Dans les chancelleries, dans les gares aussi bien que dans les plus luxueux palaces, au bord du lac de Constance ou de Genève, en Toscane, dans un immeuble ouvrier de Berlin, dans une maison abandonnée des Fagnes de Belgique, jusque dans le grenier de la demeure ancestrale du Mesnil, dans ses bois d'automne, c'est une chasse à l'homme qui s'engage.

Car il y a un petit bureau des morts dans l'horreur de la guerre, où chacun a rendez-vous avec soi, avec l'Histoire. Il y a un pont à traverser pour affronter les fantômes du passé, et ceux du présent, pour apprendre que fictions du réel et cauchemars ont une réalité, dont chacun doit être témoin. Enfants des ténèbres, les monstres n'ont peut-être pour visage que celui du plus familier, du plus anonyme des êtres…

Après *Dans la main du diable*, Anne-Marie Garat poursuit, avec *L'Enfant des ténèbres,* une ambitieuse traversée du siècle, confrontant tourments individuels et destinées sentimentales à la rémanence du Mal, dont elle questionne l'inscription dans le temps long de l'Histoire.

"DOMAINE FRANÇAIS"

ANNE-MARIE GARAT

Auteur d'une œuvre littéraire de tout premier plan, Anne-Marie Garat a obtenu le prix Femina pour son roman Aden *(Le Seuil, 1992) et conquis un large public avec* Dans la main du diable*, paru en 2006 chez Actes Sud (Babel n° 840), où elle a également publié de nombreux titres.*

DU MÊME AUTEUR

L'HOMME DE BLAYE, Flammarion, 1984.
VOIE NON CLASSÉE, Flammarion, 1985.
L'INSOMNIAQUE, Flammarion, 1987 ; Babel n° 440.
LE MONARQUE ÉGARÉ, Flammarion, 1989 ; Seuil, 1996.
CHAMBRE NOIRE, Flammarion, 1990 ; Babel n° 887, 2008.
ADEN, Seuil, 1992.
PHOTOS DE FAMILLES, Seuil, 1994.
MERLE, Seuil, 1996.
DANS LA PENTE DU TOIT, Seuil, 1998.
L'AMOUR DE LOIN, Actes Sud, 1998.
ISTVÁN ARRIVE PAR LE TRAIN DU SOIR, Seuil, 1999.
LES MAL FAMÉES, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 557.
NOUS NOUS CONNAISSONS DÉJÀ, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 741.
LA ROTONDE, Actes Sud, 2004.
UNE FAIM DE LOUP. LECTURE DU "PETIT CHAPERON ROUGE", Actes Sud, 2004.
DANS LA MAIN DU DIABLE, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 840.

Edition préparée
sous la direction de Marie-Catherine Vacher

© ACTES SUD, 2011
ISBN 978-2-330-00403-3

Anne-Marie Garat

L'ENFANT DES TÉNÈBRES

roman

ACTES SUD

Et une fois franchi le pont, les fantômes vinrent à sa rencontre.

F. W. MURNAU, *Nosferatu le vampire*, 1922.

Le lecteur pourra se référer en fin de volume à un arbre généalogique des personnages principaux et à une liste des personnages secondaires.

Virginia Woolf sortit à cinq heures. A l'instant, l'averse cessa. Plus une goutte, vraiment, cela tenait de l'intervention divine ; si étonnant, si ravissant qu'Elise eut à l'esprit une action de grâce. Longtemps elle était restée sur le trottoir d'en face, guettant la porte de la Hogarth Press… Sans impatience, sans même regarder l'heure à sa montre : cela offense le temps. Cela distrait de l'attente et déprécie son dessein, dont l'indécision fait le charme. Derrière les vitres embuées, elle voyait s'agiter de grandes ombres sous les lampes ; des typographes occupés au marbre, des employés à la casse ou de jeunes auteurs venus porter leur manuscrit ; peut-être parmi eux l'éditeur Leonard Woolf lui-même ? Le soir venait. Aux étages, les bureaux des avocats Dollman et Pritchard étaient éclairés. Mais là-haut, vitres noires, c'est donc que personne ne se tenait dans les appartements, qu'il n'y avait ce jour-là ni visite ni réunion privée : alors Mrs Woolf serait bien dans son antre, au fond du couloir, son bloc-notes sur les genoux, sa petite machine à écrire à côté d'elle.

Jamais Elise n'aurait osé franchir le seuil de la Hogarth Press, mais elle imaginait très bien cette sorte de débarras en demi-sous-sol, chichement éclairé d'une verrière, où Virginia Woolf écrivait ses livres en fumant des cigarettes, parmi les vieux meubles et les piles d'invendus emballés dans du papier brun. Elle savait surtout que, vers cette heure du soir, il lui arrivait de quitter la salle humide et sombre pour aller marcher un peu, prendre l'air dans le quartier, ou rendre visite à quelque connaissance. Ce soir, peut-être celle-ci obéirait-elle au besoin de se dégourdir les jambes, ou à cette nécessité plus mystérieuse du travail des écrivains qui, par moments, les jette dehors… Rien ne l'en assurait, au contraire. Mille raisons pouvaient s'y opposer, qu'Elise n'avait pas à conjecturer, ni à conjurer par d'absurdes opérations magiques, ni à redouter puisqu'elle n'avait

rien à exiger ni à quémander. A quoi s'ajoutait que, demain, elle rentrait à Paris, comme prévu. Cela mettait son prix à l'essai, elle n'aurait pas deux fois à tenter sa chance… Venir là rien que pour voir Mrs Woolf sortir de chez elle ! C'était tellement ridicule, à son âge, de guetter ainsi à la dérobée, comme une timide écolière, une amoureuse transie. Transie et trempée, en dépit du vaste parapluie que, la voyant partir sous la pluie, lui avait prêté le portier de l'hôtel ; toujours prévenant Sparrow, qui offrait des pastilles à la menthe et cirait ses chaussures… *Please, Miss, have my umbrella !* Malgré quoi elle avait les pieds saucés, la goutte à son nez, qu'elle ne mouchait pas : comment se moucher, encombrée comme elle l'était de ses emplettes, avec ce manche à tête de canard tenu à deux mains, droit contre l'averse ? Ridicule. A ses yeux exclusivement, parce que les rares passants fuyant sous leur propre parapluie n'avaient pas un regard pour elle : ils se moquaient bien qu'une quelconque Elise Casson fît le planton dans l'espoir d'apercevoir la grande Virginia Woolf.

Elle avait quitté son hôtel d'Armeny Street à midi, d'une humeur inquiète : d'ici le soir, mille dangers l'empêchaient. Elle se perdait, sa montre s'arrêtait. Elle glissait sur les pavés mouillés, se foulait une cheville, et comment dit-on cheville en anglais ? Elle se faufilait dans la foule, la plus anonyme, la plus insignifiante possible, déjouant l'obstacle imprévu qui s'opposerait à son rendez-vous. Comme si c'était mal d'aller à Tavistock Square… Pourtant, digne sous son *umbrella*, elle se donnait l'air d'une personne qui sait sa destination, marchant décidément par ces rues étrangères, aux enseignes en langue étrangère. *Miss Casson doesn't speak english*. Ou alors un peu, mais elle écorche, elle estropie, pas trois mots de bons à la suite. *I am one of your adoratives !* Elle avait préparé cette phrase avec le petit dictionnaire aux pages fanées, le bilingue de M. Brasier, et d'autres de remplacement, en cas, mais sa tête bouillait, vieille théière, elle ne se souvenait d'aucune, à quoi bon. Enfin, ce n'est pas si terrible d'aller où tu vas ! La cohue aux abords de Soho lui tournait la tête. Les gens mal lunés, leur air d'ennui, les passants jouant leur rôle, très *british*, lui semblaient hostiles. Même la clocharde avait l'air faux, affalée dans ses nippes, à la bouche du métro. Parfois, la pluie laissait des flèches crues de soleil éblouir la rue, la vapeur montait des pavés, aveuglait les trottoirs, alors elle baissait les yeux, d'adoration, de ferveur pour la rencontre promise. Voyons : bien mise, correcte. Son tailleur à revers passementés, coupe stricte, la serge se froisse moins que le crêpe Georgette, son genre employée modeste ; le chutney d'hier soir lui laissait sur la langue un picotement de menthe, ou de gingembre ; et des rêves, toute la nuit !

Pour tromper l'attente, elle avait occupé son après-midi en courses diverses. Dans le jour bleuâtre de la boutique, un jeune commis indien lui présentait l'assortiment des thés. Il les lui faisait humer par-dessus le comptoir, s'évertuait à nommer les essences, elle opinait, plongeant pieusement son nez dans les pots. Cette oraison des sens, le picotement poudré des sinus étaient dévolus à Mrs Woolf, vers elle allait sa prière. Mais le commis avait brusquement levé les yeux. Alors son air entendu, équivoque ! Devinait-il son secret ? Ensuite, elle avait acheté une veste en laine d'Ecosse. Du beau fil écru tricoté au point nid-d'abeilles, point de riz et à torsades, un choix déroutant. Sur la pile, dormait un petit chat tigré trois couleurs, en réalité plus de trois, réglisse, caramel et noir, et blanc tacheté au museau ; que la mercière délogeait rudement. Elle avait caressé son ventre tiède, son menton ; Mrs Woolf savait si bien suggérer de ces sensations ténues. Consentant, le chaton bâillait de son gosier rose, ses yeux vifs rétrécis et, oubliant son achat, elle se laissait mordiller les doigts, des frissons électriques au creux du poignet. Ses doigts aux ongles courts, main ferme de femme faite. Une femme seule, pensa-t-elle, absorbée par la vue soudaine de sa main. Alors surgit l'enfant qu'elle avait été, mains gercées. Alors les torchons moites, pendus au-dessus des fourneaux, dans la cuisine du Mesnil, la buée des lessives, des vaisselles… La veste était pour sa mère, vieille domestique, qui n'avait jamais quitté cette cuisine. Chez Fortnum & Mason, elle avait choisi une boîte de chocolats pour M. Brasier. Là, très chic, très distingué, des miroirs, du cristal ; les serveurs en tabliers empesés, présentoirs d'apparat habillés de papier doré, et les bonbons anglais aux couleurs acidulées dans la cellophane brillante… Cela avait occupé le temps, jusqu'à l'heure de son rendez-vous à Tavistock Square.

Ce même cinq heures du soir, septembre 1933, tandis qu'Elise Casson attendait Mrs Woolf sous la pluie battante de Londres, à Genève, il faisait grand soleil, les bords du lac Léman étaient noirs de monde, une atmosphère d'euphorie vacancière. Cependant, le matin même, il y avait eu un petit incident de séance au palais Wilson. Sous la fresque du plafond où cinq hommes de bonne volonté se donnent la main, éloquente allégorie, l'assemblée entendait un juif de haute Silésie venu rapporter les exactions nazies, massacres, magasins saccagés, viols, synagogues et tombes profanées… Alors le délégué de l'Allemagne s'était levé : "Messieurs, charbonnier est maître chez soi. Nous sommes un Etat souverain, ce qu'a dit cet individu ne vous regarde pas… Nous

faisons ce que nous voulons de nos socialistes, de nos pacifistes et de nos juifs, et nous n'avons à subir de contrôle ni de l'humanité, ni de la SDN." Joseph Goebbels s'était rassis dans le silence, la journée s'annonçait belle.

A Paris aussi, il faisait beau. Aujourd'hui, Camille Galay ne travaillait pas à la chaîne d'empaquetage de café, elle était venue gare de l'Est, accueillir son amie Magda ; le train de Vienne avait du retard. Elle aussi attendait et, pour tromper le temps, contemplait, perplexe, *Le Départ des poilus*, la grande fresque accrochée en face des quais, la scène peinte par Herter en souvenir de son fils, tombé à Château-Thierry. Camille n'avait aucun souvenir des départs d'août 1914, elle avait cinq ans, cela s'était-il passé ainsi ? Tout pastellisés de bleu, les fiancés enlacés, les amants résignés, le jeune père en uniforme embrassant son bébé, le vieux père au bouquet et le jeune conscrit en chemise blanche saluant la victoire, un homme pleure, une femme s'agenouille… Cet instantané patriotique, d'harmonieuse et grave sérénité, quel photographe l'a-t-il immortalisé ainsi ? La photo veut l'œil objectif, disait Jos : la photo a un *deal* avec la réalité. Même sous le soleil d'Alabama. Surtout au soleil.

Sous celui de septembre 1933, dans l'Alpe d'Allgäu, Gabrielle attendait aussi, étendue sur la chaise longue de la terrasse. Elle guettait le retour des promeneurs sur le chemin ; à cette altitude, il faisait frais et déjà la lumière déclinait. Des sommets, du col vers l'Autriche, venait un vent d'automne qui couche les herbes du pré et fait frissonner. Mais de la cuisine où Grete sortait le strudel du four l'odeur acidulée se répandait, elle portait son parfum jusqu'à elle ; devant la vieille maison des Zeisser, il y avait des framboisiers et à Genève, rue de Candolle, Julia Brighten, savourait une Linzer tarte à la framboise. Du bout des dents, la jeune élégante cueillait la pâte sablée au bord de sa cuillère, pas une miette sur son rouge à lèvres. Pendant la Grande Guerre, Lénine fréquentait cette brasserie Landolt. Surveillé d'un œil par la police, il y rencontrait les socialistes suisses, d'une patience d'ange pour leurs prudences de pacifistes. Qu'était devenue sa table favorite ? Peut-être Miss Brighten y était-elle accoudée, qui trompait le temps en contemplant aux murs les tableaux de Fontanez, une *Ronde* et un *Carnaval* estudiantins, pointillisme alerte, suave et printanier, très rafraîchissant par cette chaleur de septembre… Cela se passait-il ainsi ? Son passage dans les universités de Bucarest, de Paris ou de Cologne, de Bruxelles ne lui avait guère laissé souvenir de telles rondes et carnavals, Julia dansait déjà d'autres sarabandes…

A cinq heures du soir, on dansait au sous-sol de *La Coupole*, boulevard du Montparnasse. Le swing, et surtout la rumba,

l'orchestre du *Melody's Bar* d'Oskar Calle vous tenait jusqu'au matin, bien mieux qu'au *Jimmy* ou au *Palerme* de Pigalle. Pas un samedi Pauline n'aurait manqué de descendre au dancing avec la bande de Sylvain ; ses amis savaient faire la fête, elle aussi. Elle aimait se trémousser aux airs antillais et cubains, mais sans se noircir les épaules comme les évaporées, qui veulent se donner des airs de Rita Montaner : elle avait son quant-à-soi, une première de chez Coco Chanel ne tombe pas dans ces vulgarités. Elle tombait plutôt sur le canapé Chesterfield en croisant ses jolies jambes, elle s'éventait de son foulard et réclamait un punch bien glacé : quelle chaleur en ce début septembre, l'été ne finissait pas !… A Deauville, cet été, on portait des pyjamas mexicains, soie bayadère avec des sandales de plage lamées, très chic. Cela lui donnait des idées. Des idées, elle en avait à revendre, ne lui manquait que l'argent. Mais de l'argent, elle savait où en trouver, à présent… Voilà des choses sérieuses, qui méritent réflexion, pas ces histoires de politique, qui envahissent les journaux et la radio ! Sylvain n'avait que ça à la bouche, en arrivant, il s'en étranglait d'enthousiasme : l'évasion d'un nommé Hofer, en Autriche, un agitateur blessé dans une bastonnade : à la barbe et au nez de la police de Dollfuss, enlevé par ses amis à sa prison d'Innsbruck et conduit en voiture à Bressanone, la frontière italienne ! Même sur une civière, chiche qu'il serait aux côtés d'Hitler à la tribune officielle ! Laisse la politique, viens donc danser, chantonnait Pauline, *Casera de mi corazón, El manisero entona su pregón !…*

Simon Lewenthal ne dansait pas, il ne mangeait pas de Linzer tarte à la framboise, il n'attendait personne. Dans son bureau directorial d'altitude, dernier étage des usines B&G de Choisy, il commençait sa deuxième journée de travail. Samedi est comme un jour de semaine, les dossiers s'entassent, les cours montent, le café, le cacao, la production de blé est déficitaire, la crise dure. On embauche, on débauche, un volant de sécurité selon le marché, il faut mettre en place le nouveau système de pointage électrique, deux syndicalistes signalés à l'emballage. Il avait d'abord téléphoné à son frère et pris de ses nouvelles, puis à l'ingénieur Courtois, enfin à Mme Mathilde qui attendait comme chaque samedi soir son bilan d'entreprise, une routine. Mais avant de se plonger dans ses dossiers, il s'était approché de la baie, à l'aplomb des cours désertes de l'usine et de ses toits de béton. De là, on dominait le vaste paysage urbain de banlieue, l'étagement des bâtiments industriels et des cheminées sous le soleil couchant, au loin les toits de Villeneuve-Saint-Georges, parmi lesquels celui de la maison de M. Patient. Ce soir, il se rendrait chez lui, il y passerait la nuit en compagnie…

Le soleil se couchait sur l'Europe, sauf Londres sous les nuages, le ciel était limpide, la météo estivale, et si la nuit montait à l'est, assombrissant plaines et chaînes montagneuses, le cours des fleuves en tracés d'argent, palmes d'estuaires ouvertes aux océans, la coulée somptueuse des glaciers et le moutonnement des forêts, la nébuleuse bleue des villes aux dômes et clochers paisibles, les cheminées d'usines, quel veilleur, quelle sentinelle verrait, dans cette invasion naturelle des ténèbres, le spectre d'une main colossale planant sur la carte, y jetant son ombre tentaculaire…

I

La pluie cesse, Mrs Woolf paraît, ce ne peut être qu'elle. Qui d'autre, cette grande silhouette, d'une chaste et sombre beauté, si mince qu'on dirait une jeune fille, en longue jupe plate et veste courte, panne de velours, des vêtements démodés, et même inélégants, pourtant pleins de grâce… Dans l'encadrement de la porte basse, elle ploie le cou, s'attarde plus que de raison à assujettir le bec-de-cane, qui résiste, ou bien elle y met trop de fébrilité, puis elle jette vers le fond de la rue un long regard incrédule. Ce faisant, elle tend une main devant elle, tâte l'air comme une étoffe, si maigre et longue main qu'Elise en a un frisson. Alors elle a vraiment le temps de la voir, de voir son visage. La pluie avait cessé, si soudainement que c'était miracle, bonté divine ! Lever de rideau et coup de cymbales, chœur des séraphins. Elise en avait fermé les yeux. Elle ne se souvenait pas d'avoir fermé les yeux. Elle se rappelait seulement l'avoir vue s'éloigner à grande vitesse, et il y avait bien à présent, oui, une sorte de chien jaune courant sur sa trace. C'était à peine plus tard, pourtant déjà loin sous les arbres elle fuyait ; inclinant dans l'élan sa haute taille, portée vers quelque part d'un grand pas nerveux, comme si elle fût en retard, en retard, et sa jupe fouettant ses mollets la suivait en remous d'eau. On eût dit qu'elle ne touchait pas terre, ou bien c'était un reflet du contre-jour, pâle lumière, ce nimbe de pluie où elle avait disparu. La rue était vide, à présent, et il pleuvait de nouveau, à seaux.

Ferme-t-on les yeux lorsque s'offre enfin à vous l'image la plus convoitée, la plus caressée en pensée, et si fugitivement, et si extraordinairement présente, si proche que, d'un pas, vous pouvez l'aborder, d'un geste la saisir ? Mais à lire *Une chambre à soi*, *Orlando*, on connaît mille fois mieux cette personne ! A vous elle s'adresse, directement, au plus sombre et plus intime. On dialogue, à tu et à toi dans cette obscurité, mieux qu'en pleine

lumière des réalités. Cette personne se retrouve intacte demain, tout à l'heure : rien qu'à ouvrir la page de son livre elle est là, entière et à soi. L'autre, sur le pas de sa porte, est une divinité auréolée de sa gloire. On n'aborde pas les divinités. Par égard et dévotion, on les garde à cette distance qui les tient hors de portée sans qu'elles aient à le demander, qui est le prix de leur existence. Que Virginia Woolf sortît à l'heure qu'il fallait était un présent ineffable et si gracieux que la trivialité d'un geste l'aurait injurié. Pas une seconde l'idée n'effleura Elise de lui emboîter le pas, de la suivre jusqu'au coin de la rue, ou plus loin, jusqu'où elle allait… En rien abuser de cet instant n'aurait augmenté son étrenne, et l'idée même d'une filature était tellement indigne, qu'elle en aurait été mortifiée pour cette personne. Elle n'y pensa même pas. D'ailleurs, maintenant que la Hogarth Press était redevenue la banale vitrine d'une quelconque boutique, rien ne la retenait plus. Elle tourna les talons et fila vers le métro, comme une voleuse contente, emportant sa vision, si inconsistante, immatérielle image qu'elle était peut-être un mirage, une imagination surchauffée par la longue attente…

Arrivant à son hôtel, près de la gare Victoria, dans la demi-pénombre du soir, elle trouva le portier plongé dans l'examen d'un repiquage de poinsettia anémié, une des plantes exotiques qu'il s'obstinait à cultiver pour agrémenter le bureau d'accueil, mieux pour sa satisfaction personnelle que pour celle de la clientèle de passage, pour quoi il consultait toutes sortes d'ouvrages savants sur l'acclimatation des espèces tropicales en pays tempérés. Elle le surprit dans sa perplexité, et à peine leva-t-il d'abord la tête.

— Il manque de chlorure de fer, ou de sang de bœuf, crut comprendre Elise, qui compatit, d'un sourire amical. Ah mais, pauvre demoiselle, vous êtes comme un chien mouillé ! *Like a soaking wet dog !*

— *A yellow dog ! Yellow dog !* chantonna Elise, s'ébrouant joyeusement sur le seuil.

Etre le chien jaune de Virginia, courir sur ses pas, quel bonheur, Sparrow ne pouvait comprendre, c'était d'autant plus gai. Aussitôt, il fut aux petits soins pour elle, mettant à la soulager de ses emplettes, et de son encombrant parapluie, la même prévenance qu'à soigner ses cactées, et il alluma aussi le plafonnier, par politesse, une suspension modern style, vraiment passée de mode, dont la faible lumière électrique éteignait plus qu'elle n'éclairait les couleurs délavées du papier peint, des fauteuils

fatigués, et la collection de vaisselles des Indes endormie dans sa vitrine victorienne. Mais depuis qu'elle descendait là, à chaque voyage, Elise avait adopté ce décor, comme celui d'une vieille parente dont on ignore ce que contiennent les tiroirs de ses armoires, quelles robes y fanent sur les cintres, quelles bagues pâlissent dans les écrins, et si elle l'avait trouvé une fois changé, elle en aurait été aussi chagrinée que de perdre un vieux livre. Oui, à chacun de ses séjours, c'était une page qu'elle lisait, les épisodes charmants et désuets d'un roman à deux sous, dont le portier était le personnage principal et les hôtes d'occasion les personnages secondaires, mais qui est secondaire dans la vie ? Qui ne traîne avec soi les troublantes et passionnantes intrigues dont l'existence de chacun est faite, les souvenirs et les regrets, fragments d'espoir et envies inassouvies, d'amours et de détestations, et des petits crimes que l'on commet à tout instant. Aux petites heures du matin, ils reviennent et tout est à recommencer, le nouveau jour plus vieux que l'ancien, et si neuf ! Rentrer fourbue de sa course, avec le secret de son rendez-vous, si lourd soudain, voilà un crime dont il aurait fallu se confesser à quelqu'un ! Comme elle aurait aimé pouvoir poser tout de suite sa tête sur une épaule, celle de Sparrow, puisqu'il était là, se laisser aller au fond d'un des fauteuils, converser avec lui doucement, de choses anodines et profondes, en se tenant les mains. Lui le vieux garçon mal soigné, mal peigné, dont elle ne connaissait pas le nom, après tout ce temps ; seulement son sobriquet de Sparrow, dont l'affublait la clientèle. Il avait certes l'air très bien d'un moineau, un peu déplumé mais quel être coriace, agile et dur à la tâche. D'où ce surnom lui était-il venu, quel être au monde, en quelle circonstance, l'en avait-il baptisé, une mère, une sœur, un patron moqueur ? Elle l'avait adopté aussi, avec la maison, son plafonnier et son odeur de musc, avec ses vieilles dentelles et ses tristes poinsettias.

— Ah ! Sparrow, me voilà de retour… Je suis une soupe, et votre parquet sera perdu, s'excusa-t-elle, au bord des larmes.

Ces heures bouleversantes lui mettaient-elles les nerfs à vif ? En tout cas, il comprit qu'elle était agitée par quelque chose de personnel, et pressée de gagner sa chambre : comme d'habitude, il lui porterait plus tard son plateau du soir, sa grande théière et ses sandwichs au beurre de noisette, et une part de crumble aux pommes. Mais avant :

— Miss Casson, votre livraison est là. Tout va bien. Je vous la monterai tout à l'heure…

Non, elle la prend tout de suite. Parce que les thés, d'Inde ou de Chine, les vestes en laine d'Ecosse, les chats trois couleurs et

les chocolats de M. Brasier, et même le rendez-vous illuminant sans cesse différé, sans cesse promis à Tavistock Square, c'est bien un tralala de saison à côté de la livraison très importante qu'elle vient prendre en service commandé, tous les deux mois, à date fixe, à l'hôtel d'Armeny Street. Sans montrer de surprise, gardant son air détaché, Sparrow plongeait sous le bureau, tirait le paquet ficelé et le lui tendait.

— Cependant, n'oubliez pas : laissez-moi vos souliers, sur le seuil. Dans l'état où vous les avez mis, un bon coup de cirage…

— Mes souliers ?… Oui, bien sûr… Merci, Sparrow !

Rien ne la pressait davantage que de grimper à sa chambre, d'échapper à son regard. Elle empoignait son colis, elle filait vers l'escalier, mais le paquet pèse un tel poids qu'il freine son élan. C'est qu'il contient un exemplaire de chaque revue, hebdomadaires, mensuelles et bimensuelles, qui tiennent la chronique de l'actualité romanesque, théâtrale et poétique, la somme des articles savants de toute l'intelligentsia britannique. Pas moins.

On objectera qu'il serait plus pratique et moins onéreux, au lieu d'un voyage Paris-Londres aller-retour, plus une chambre à l'hôtel d'Armeny Street et les frais annexes, de payer des abonnements aux maisons d'édition londoniennes, aux universités de Cambridge et d'Oxford, de faire livrer à Paris, par la poste, qui marche très bien, ces revues littéraires confidentielles, dont la collection est un casse-tête, et le choix aléatoire. On aura raison. Que ne court-on pareil dans toutes les villes d'Europe pour approvisionner la rue Notre-Dame-des-Champs en périodiques de Berlin, de Vienne et de Budapest, de Rome aussi, et même, de temps en temps, de New York. Ceux-là arrivent très bien par les messageries. Certes en nombre réduit, mais la clientèle spécialisée ne s'en plaint guère, un petit cercle d'initiés parisiens, et d'illustres ou d'obscurs littérateurs étrangers de passage, avertis de l'aubaine de trouver à la librairie Brasier des nouvelles de la vie artistique internationale. Ils prennent ce qu'ils trouvent, encore bien contents qu'il existe un tel lieu dans Paris. Pourquoi un tel engouement pour Londres ? D'ailleurs, à cause de cette gestion insensée, de ce goût immodéré pour les parutions anglaises les plus rares, nombre d'invendus restent sur les bras, remarquait encore Elise : rien qu'avec le fonds, on pourrait faire un monument à la gloire de la littérature d'avant-garde. Il encombre la réserve, au fond de la cour, et personne n'a le temps ni le courage d'y mettre un peu d'ordre, de tenir catalogue de tout ce musée de papier.

Mais, mais, mais, opposait M. Brasier, s'abonner à l'aveuglette, c'est risqué. Se désabonner aussi, du souci, de l'argent perdu, calculez bien. On ignore quelles revues naissent et quelles meurent, ces parutions sont éphémères par nature, variables quant à leur contenu : on ne sait comment les rédacteurs s'entendent, s'ils restent ou s'en vont. Avec les revues, c'est au petit bonheur la chance : autant faire son marché soi-même, quand on le peut. Et puis, Elise, ne comparez pas l'Angleterre aux autres pays d'Europe : c'est la patrie de Laurence Sterne et de Jonathan Swift. Enfin, que redire à cela : j'aime Londres. J'y ai appris l'anglais, mon fils y est enterré, au cimetière de Highgate, voilà.

Voilà les raisons absurdes qu'opposait M. Brasier à la jeune Elise Casson, quand celle-ci, dans les débuts, lui représentait ses arguments, et plusieurs années elle lui vit faire ces voyages bimensuels absurdes avec une régularité de métronome. En son absence, elle tenait la librairie de la rue Notre-Dame-des-Champs, elle disposait la vitrine selon son humeur, y mettait en évidence les livres qu'elle aimait. Pour quelques jours, elle avait toute licence, elle était la patronne, un enchantement. Au retour, il n'avait de cesse de dépouiller ses revues anglaises, puis de reprendre sa lecture en boucle de *Tristram Shandy*, du *Voyage sentimental*, aussi de *La Chartreuse de Parme*. Il mettait de moins en moins souvent le nez dans sa comptabilité, il lui laissait la bride sur le cou. Au fond, elle menait la maison à sa guise. Grâce à Stendhal, à Sterne, grâce aux revues de Londres également, grâce à l'aimable distraction de M. Brasier et à ses lubies, elle avait fait son apprentissage de libraire mieux qu'à n'importe quelle école.

C'était naguère, avant que M. Brasier ne devînt vieux soudain, que la goutte ne le prît en traître. Alors qu'il était flamboyant, svelte, péremptoire, infatigable, il rapetissa, se recroquevilla, traîna la jambe en gémissant, sacrant et râlant, acariâtre, dolent, impotent. Lui qui ne buvait ni ne fumait, sauf un petit manille, de temps en temps, par gourmandise – est-ce la nicotine, mademoiselle, qui me sort par le gros orteil ? –, cette punition injuste le contrariait fort. Il avait renoncé à visiter les maisons d'édition où il allait en voisin, en ami, à chercher son fromage de Hollande chez la crémière au coin de la rue, puis à monter à son appartement de l'étage. Lors d'une crise plus méchante, il avait installé son lit et son fauteuil dans le réduit à lucarne, derrière la cuisine. Il y avait pris ses quartiers, certains matins si fatigué d'une insomnie qu'il ne paraissait pas au magasin avant midi. Pour finir, il avait proposé à Elise, au lieu de partir, le soir, à son petit appartement de la Glacière, de s'installer là-haut comme chez

elle, d'y prendre ses aises, puisqu'il n'y habiterait plus, décidément. Elle avait accepté, parce que, seul et vieux, la maladie vous désespère et vous apeure. Sans calculer, sans hésiter, bien qu'elle ait su qu'elle y serait aussi bien sa garde-malade d'occasion, et son veilleur de nuit désormais, au nom de tant de choses qu'elle devait à cet homme, tant de choses qu'ils ne disaient pas entre eux. Mais si elle était aujourd'hui cette femme instruite, et libre, qui gagnait sa vie, qui pouvait renseigner les clients sans rougir ni perdre pied, les conseiller dans leurs lectures, et même tenir une discussion avec M. Gide ou M. Cocteau quand ils passaient à la librairie, accueillir des étrangers fameux qui traînaient par là avant d'aller dans les cafés de Montparnasse, c'est qu'il avait eu autrefois l'immense, l'étrange et pénétrante liberté de considérer sa jeunesse, d'en avoir su mieux qu'elle les promesses.

C'était ancien et toujours neuf, ce temps de la guerre où elle avait grandi sans personne pour guide, laissée à elle-même, dans le désarroi général. Qui se serait enquis de la petite souillon, de sa solitude, quand chacun, désemparé, ne savait où donner de la tête, le désastre emportait tout. Elle se réfugiait dans la bibliothèque, le seul endroit où personne ne venait jamais, et elle était tombée dans les livres. A vrai dire, une femme les lui avait mis entre les mains, avait ouvert le premier pour elle. Avait osé pour elle ce qu'elle n'aurait jamais osé faire, prendre ce qui ne lui appartenait pas. Donné ce qui ne lui revenait pas. Elle était tombée dans les livres, emportée en de si lointains voyages qu'elle en revenait hagarde, ivre et rompue, et triste, triste de la langueur d'abandon où chaque roman la laissait, d'y trouver et perdre sans cesse la raison de vivre qu'elle n'avait pas. M. Brasier avait su tout cela d'elle. Elle avait moins de vingt ans et lui plus du double. Il venait visiter Henri de Galay dans sa réclusion du Mesnil, lui porter les livres qu'il lui commandait, parce que longtemps ce vieux client avait été de ses pratiques et qu'il connaissait sa vie. Comme elle entrait un jour, portant leur collation sur un plateau, de la voir si fraîche, comme une servante du temps jadis, il lui en avait fait le compliment, alors, par impertinence, elle avait osé répliquer avec des vers de Ronsard, hors de propos, d'une incongruité si grande qu'elle en riait encore ; mais elle n'avait rien d'autre à opposer que le beau sonnet qui l'occupait alors, son amour de lecture du moment. Leur amitié datait de ce jour-là. Et du jour de l'enterrement, au cimetière du bourg où se pressait la petite foule venue aux obsèques d'Henri de Galay – il n'y avait pas grand monde à l'accompagner, c'était au milieu des jeunes morts de la guerre, dont la nouvelle venait chaque jour. Elle était moins que rien, se tenait à l'écart de la

belle société, quand il était venu vers elle, sachant qu'elle n'avait aucun diplôme, ni relation pour quitter Le Mesnil, qu'elle serait une bouche de trop maintenant qu'elle n'avait plus son service, elle qui, depuis trois ans, faisait la lecture au malade au fond de sa chambre, et il avait dit : Je suis seul à ma librairie, j'ai besoin d'une vendeuse. Je vous enlève. Voulez-vous ?

Elle n'avait pas demandé son reste, écouté les cris de sa mère ni les remontrances de la gouvernante, Mme Victor. Sait-on comment on reconnaît l'occasion, comment on la saisit au passage avec l'intuition des illuminés ? Elle avait fait sa valise en vitesse, la petite valise de son voyage à Venise, et elle était partie le jour même avec M. Brasier, cet homme qu'elle connaissait à peine, dont elle ignorait les pensées, les mœurs et les goûts, sur un coup de tête, une inspiration subite, de celles qui renversent les destins. Ce premier soir, Paris était froid, hostile et vaste, elle débarquait en paysanne sur le trottoir de la ville étrangère, une jeunesse ignorante et niaise en compagnie d'un monsieur d'âge, sans même avoir l'idée de cette chose équivoque. Pour sa première nuit, il lui avait installé un lit de fortune sur une banquette, précisément dans cette arrière-cuisine où il logeait à présent. C'était bien assez bon pour son commencement. Sur cette couchette, elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit, le temps d'apprendre qu'elle n'avait rien à se reprocher, qu'elle ne devait rien aux maîtres qu'elle laissait. Le temps de se donner le droit du bonheur, la faim féroce de son bonheur de l'instant, qui était de rester allongée toute droite telle une reine gisante, réveillée comme une chouette, à écouter des bruits inconnus dans l'odeur du vieux papier, suave, sucrée, une poussière qui farinait sa face et la faisait rire en silence, chatouillée de cette bonne odeur de livres, sous le carré du vasistas, bientôt gris de l'aube, et puis bleu, bleu, ce matin-là ! Un carré de bleu inouï dont elle se souvenait comme d'un vitrail d'église. Alors il pouvait être péremptoire, lunatique et maniaque, cet homme l'avait adoptée, il l'avait hébergée et apprise, morigénée et tarabustée, il avait pour elle la bonté des bergers.

La dernière fois que M. Brasier avait fait Paris-Londres et retour, on l'avait appelée de la gare du Nord. Elle avait dû fermer la librairie pour aller le chercher, piteux, malheureux de ne pouvoir même soulever son paquet de revues, qu'un porteur gardait sur un diable avec son bagage, tandis qu'il restait effondré sur un banc de la salle d'attente, épuisé du voyage, furieux contre sa jambe fichue, son dos perclus, refusant de prendre seul

un taxi, de faire un pas de plus dans la foule alerte de la gare. Ce retour rue Notre-Dame-des-Champs était la plus triste conclusion des expéditions anglaises, mais, en son for intérieur, Elise se félicitait déjà de leur fin. Leur fin ! Deux mois plus tard, c'était elle qui prenait le train et le ferry de Calais-Southampton, débarquait à Londres avec pour mission de prendre livraison du paquet de revues, hôtel d'Armeny Street.

Depuis un an, elle accomplissait cette corvée, pour lui complaire. D'abord une corvée, mais ensuite ce n'était plus si contrariant. C'était même plaisant, la courte aventure de partir et de revenir par les mêmes voies, de retrouver Sparrow et les odeurs du petit hôtel, son lustre désuet et son crumble du soir. Et très vite, tandis qu'elle s'émancipait dans ces excursions londoniennes, ce qu'elle n'aurait jamais osé imaginer, jamais osé concevoir comme un projet réalisable, quelque chose d'impensé avait pris forme à chaque voyage. Ou plutôt chaque retour la projetait vers le départ suivant, vers un rendez-vous qu'elle ne formulait pas, qu'elle laissait la tenter, la séduire et l'inquiéter, avec au fond du ventre l'émoi amoureux, puisqu'elle se trouvait dans la même ville, si près de l'aire sacrée où vivait cette femme célèbre, son désir de voir, voir un jour celle qui écrivait les livres dont la traduction récente lui avait porté la nouvelle. Peut-être, d'abord par une des revues traînant sur le bureau de M. Brasier, ou parce que, un matin, des exemplaires tout neufs de ses livres étaient arrivés, qu'elle avait portés à son nez pour sentir l'encre fraîche. Elle en avait lu un le soir même, l'avait dévoré, oubliant de se déchausser, de dîner, peu à peu envoûtée, pantelante, les genoux tremblants, dans l'illumination rare d'entendre cette voix monter, une voix familière et inconnue lui dire si intimement, et par quel sortilège, qui elle était, Elise Casson, comment elle vivait et pensait, et sentait le monde. C'était donc Virginia Woolf !

Et cette femme n'était pas une morte, un écrivain embaumé dans quelque cimetière, où les adorateurs vont se recueillir. Elle était une vivante, elle respirait, elle allait et venait dans des rues de Londres, peut-être croisait-elle ses pas. Elle était un être dans le temps, une contemporaine. Elise avait pu voir une photo d'elle, une fois, dans quelque revue… Impossible de la retrouver dans ce musée, le fatras de la cour, sous les empilements d'invendus. Une physionomie étrange, longue face émaciée, mélancolique, était-ce bien elle, ou une autre, comment le savoir ? Désormais, elle avait attendu avec impatience les livraisons de Londres que leur facteur assidu rapportait tous les deux mois, avait déchiffré mot à mot, à l'aide du petit bilingue – quels progrès faisait-elle, à cet exercice ! –, des articles sur des conférences

récentes de l'écrivain connue, de qui *Les Vagues* et *Flush* venaient de paraître, une dame dont le chroniqueur disait en termes sibyllins les mœurs baroques, et l'humeur sombre, peut-être malade. Enfin une créature altière et mondaine, très en vogue, quoique farouche, inaccessible. Mais avant de s'autoriser, de se donner le droit d'inventer de la rencontrer, d'en concevoir l'idée et de la forger, corrigeant sans cesse les circonstances qu'elle imaginait, des mois avaient passé, temps d'attente lent et pourtant léger, tant que rien n'assurait ni ne compromettait le rêve.

Elle n'avait rien dit de son dessein, l'impudeur d'un tel projet, un enfantillage absurde ; à personne elle ne disait ses pensées. Sûrement pas à Pauline, qui, sur ces sujets, avait des intuitions de voyante et vous perçait au cœur de ses commentaires assassins. A M. Brasier non plus, qui traitait les gens illustres familiers de sa librairie avec la même bonhomie que le porteur de lait ou la fruitière voisine. Il l'aurait rabrouée, il aurait moqué son excentricité, jeté par terre son nuage. D'ailleurs, secret pour secret, lui disait-il, tout ce temps, en quoi consistait exactement la livraison des revues, ce qu'elle rapportait de Londres, si docile et confiante, sans poser de question ? D'ailleurs, quelle question poser, quand elle croyait, ingénue, satisfaire une lubie du vieil homme, lui épargner la contrariété d'interrompre ses approvisionnements auxquels il tenait tant ? Il avait fini par se déclarer, une veille de départ.

— Sassette, disait-il, il faut que nous parlions.

Sassette ! Rien que ce nom, revenu subitement à ses lèvres, était une alarme considérable. Jamais plus M. Brasier ne disait ce petit nom qu'elle interdisait, ce nom d'autrefois qu'elle avait quitté comme elle s'était quittée, pour avoir une vie à soi, une chambre à soi. Ce soir-là, elle venait de tirer le rideau de la librairie, de remettre un peu d'ordre dans les livres sur les rayons, toujours à refaire quand sont passés les clients de la journée. Elle avait un peu traîné pour épingler les bordereaux de ventes, préparer les commandes aux éditeurs, tandis que chauffait la soupe du libraire. Il l'avait retenue dans la petite cuisine, avant qu'elle ne monte à l'appartement : il faut que nous parlions. Ils se regardaient en chiens de faïence pour savoir qui de l'autre sait déjà, un peu ou rien, de toute façon l'un de l'autre sait si peu de choses, malgré les années. Leur manière d'être ensemble interdit de se laisser aller. Quand on vit dans les mêmes cinquante mètres carrés toute la journée, les mots d'aveu ou les confidences qu'on fait à l'étourdie peuvent être dangereux, et même catastrophiques. Pour cette bonne raison, jamais Elise ne demanderait à M. Brasier qui est ce fils mort à Londres, ni sa

mère, il en a bien eu une, pourtant nulle trace, pas plus à la cuisine que dans les deux pièces de l'étage. Quant à elle, elle serait bien en peine, s'il le lui demandait, de dire un mot de son père. Ne pas en avoir vous épargne bien des conversations.

Cette soupe, elle la prépare elle-même ; le seul plat du soir que supporte le frugal libraire, avec une lichette de fromage, son croûte rouge de Hollande. Quant à la façon d'accommoder le poireau, l'effiler ou le trancher en julienne, couper l'oignon par le travers ou du long, passer les légumes à la moulinette selon la saison et la primeur, ces sujets de conversation respectent le quant-à-soi même si, tout en vaquant, on discute sans fin pour savoir si oui ou non M. Malraux s'imagine qu'on aura lu *Au cœur des ténèbres* avant sa *Voie royale* ; si Benjamin Constant est un sceptique mondain ou un homme désespéré, un dogmatique ou un opportuniste ; si Garamond, ce génie typographe, a étudié le nerf optique pour y adapter si bien sa lettre, ou bien obéi à une intuition d'artiste géomètre. L'un dans l'autre, c'étaient de jolies disputes et controverses, et les soirées passaient, en toute neutralité sentimentale.

— Sassette, il faut que nous parlions.

Mais il restait coi, tandis qu'elle versait la soupe dans sa grande assiette, qui est presque une petite bassine. Tellement embarrassé, M. Brasier, qu'il ne touchait pas à son breuvage ; d'ailleurs il était brûlant, fumant sous la lampe. Il s'y prenait de biais, très prudent. Voyait-elle jamais le livreur du paquet ficelé ? Jamais. Ne le rencontrait ni n'entendait parler de lui. Il venait en son absence déposer le colis à l'hôtel, n'est-ce pas ? Précisément, oui, et c'était un des charmes du séjour qu'il fût aussi libre, sans avoir à courir de-ci, de-là, en ambassades lointaines, à contacter des gens dans des bureaux confidentiels, surtout avec son anglais très défaillant. Puisque quelqu'un, diligent et fidèle observateur de la production littéraire, sûrement très introduit, faisait avec discernement le choix judicieux de ce qui intéressait le vieux libraire parisien… Une personne avisée, cet ami londonien, fin connaisseur des milieux *ad hoc*, cultivé, ponctuel, serviable, discret. En quelque sorte, un fameux indicateur.

— C'est que, Sassette, il faut que vous le sachiez, nous ne pouvons pas continuer comme ça : à vous je ne peux, je n'ai pas le droit. J'ai le droit, je suis autorisé à vous dire. Asseyez-vous donc.

Comme elle riait de tant de détours – enfin, de quoi parlez-vous ? –, il prenait l'air fâché : Sachez que parmi ces revues il y en a une sorte particulière, une sorte. Ces sortes faisaient encore rire Elise qui restait debout, la louche à la main. Tandis que fumait bleu la petite bassine, il y plongea son nez plus long

que d'habitude, son long nez sensible, aux cartilages visibles sous la peau fine, où glissaient ses demi-lunes d'acier, et tout en tournant la cuillère, songeur, presque honteux, il expliqua à Elise qu'elle était sans le savoir, et cela l'avait bien tourmenté, plus que la goutte, croyez-moi, en service secret. Une sorte. Qui consistait à rapporter, sans le lire – à vrai dire, le lire était impossible, de ce côté-là elle était bien tranquille, et lui aussi –, de rapporter, donc, un document qui ne les regardait pas, ni elle ni lui. Qui renseignait des gens. Vous savez ou non ce qu'est le renseignement ? De cela il était chargé, avait accepté, il n'avait pas maintenant, en tout cas pas tout de suite, peut-être plus tard, à dire en quelles circonstances et pourquoi il faisait de son plein gré cette sorte de choses. Rendait cette sorte de service. Mais lui, c'était lui, et pas elle, et si elle ne voulait pas, si elle avait peur… Mais de quoi peur avoir ? pensait-elle, amusée plus que surprise, puisque c'était si facile de faire ce qu'il y avait à faire, qu'il ne pouvait plus faire, comme elle l'avait fait plusieurs fois depuis l'hiver dernier, de rapatrier le paquet, et de le poser tranquillement sur le bureau de la librairie, avec sa ficelle.

— Innocente ! Parlons sérieusement.

Peur, oui, par les temps qui courent, le monde comme il va. Elise, enfin, ne faites pas la sotte. Courent où, les temps, monsieur Brasier ? De quoi parlez-vous ? C'est que la chose était si bien rodée qu'on n'avait pu l'interrompre, si soigneusement mise en place que sa maladie mettait du monde dans l'embarras. Il n'est pas si aisé de trouver au pied levé quelqu'un de sûr pour prendre cette livraison, convoyer la chose.

— Je vous ai abusée, Sassette, ce n'est pas bien. Il faut que vous sachiez, à présent. D'abord que Sparrow est à nous ; c'est une tombe.

— Une tombe, Sparrow ?

— Vous aussi, Sassette, une tombe. Quoi que vous décidiez, dorénavant.

— Sparrow, qui cire mes souliers ?

— Voilà, Elise, à présent : décidez. C'est très délicat de vous dire cette sorte de choses, mais à vous je fais confiance. Je le peux, n'est-ce pas, Elise ?

A présent, Sassette n'est plus bonne à rien. C'était juste pour que je t'aime, et jamais homme n'est plus dangereux que quand il vous le fait à l'affection. Je te vois venir, Brasier. La question de la confiance vient comme un cheveu sur la soupe du soir, et il ajoute, pour y mettre le grain de sel :

— Je peux vous dire que la cause est juste. Enfin, elle est assez bonne puisque j'ai bien voulu, moi. Et vous, voulez-vous ?

Au-dessus de la soupe, sous la lampe jaune, entre deux tours de cuillère, voilà comment se décident les conspirations. Elise en rit. Elle a le bon cœur d'en rire, quoique cette affaire soudaine lui ouvre des perspectives verticales, assez vertigineuses. D'abord que ses objections, d'abonnement plus pratique et moins onéreux, cela vient à l'esprit du premier idiot. Leur petit commerce littéraire, rapporter sous le bras son paquet londonien est très voyant, même pour un borgne. Elle objecte. Il secoue la tête. Des gens comme moi, vous à plus forte raison, n'ont pas le profil. Le style, ni le genre. Un vieil original, libraire maniaque de revues d'art, manifestes et polémiques, c'est voyant comme pas deux, et pas du tout plausible.

— Quel style, quel genre ont les autres, dites-moi ? A quoi ressemble un espion ?

— Un espion ! Ah, le gros mot, vous lisez trop de romans. Disons : agent de liaison. Nous autres sommes petit fretin, facteur, bagagiste, gâte-sauce et saute-ruisseau. Vous pareil, sans vous offenser, Elise, souris de bibliothèque, qui passe son temps à lire des poètes, estropie les trois mots d'anglais à sa disposition : c'est parfait, vous êtes parfaite. Surtout n'apprenez pas l'anglais, restez comme vous êtes.

Il riait aussi parce qu'il savait qu'elle avait dit oui. Par ignorance, ou par enfance, par amour, par bravade, par simplicité. Oui, c'était dit sans rien dire, et elle partait demain. Mais, tout de même, Sparrow lui coupait le sifflet, en tant que ni vu ni connu, en tant que moineau la vue basse. Un garçon aussi terne, obsédé par ses plantations de cactus en serre, confiné dans son repaire de l'hôtel d'Armeny Street, qui ne sortait pas plus loin que le marché aux fleurs, les rares jours de beau temps, un agent de liaison, elle en restait pantoise. Et assez guillerette d'envisager cette confrérie-là. Des imaginations pittoresques qu'elle s'offrait. Puis elle oublia. Elle oublia vraiment, tellement c'était facile, charmant le petit séjour, ses emplettes et ses balades, et aussi le grand rendez-vous avec Mrs Woolf, qui occupait son cœur.

La dernière fois qu'elle était venue, c'était l'été, et Londres est désert en été, ses beaux quartiers vidés ; la société de Kensington et de Notting Hill est partie s'ébattre dans ses cottages de campagne, sur les plages de Brighton ou d'Exeter, sur la Côte d'Azur ou à Rome. Comment avoir peur, se sentir en danger dans les avenues dépeuplées où elle flânait, les places ensoleillées, ce grand parc ombragé où elle rêvassait, seule sur un banc, en compagnie des écureuils et des oiseaux qui picoraient

les miettes de son pique-nique, jusqu'entre ses pieds… Alors, elle n'avait pas encore poussé jusqu'à Tavistock Square. En cette période estivale, la dame de ses pensées en serait absente, en allée vers quelque villégiature lointaine. Rien ne la pressait, rien n'exigeait de heurter le temps, c'était une saison intime, pleine de promesses vagues. Au croisement des lignes de Piccadilly, Regent Street et Haymarket, elle était au centre d'un périmètre familier, son cœur battait paisiblement. Dans cette atmosphère lumineuse de la ville, son silence, sa quiétude dominicale, la réalité était bienveillante, les îlots de nuages traversaient en file le ciel grand bleu, suivant un vent haut, quand autour rien ne bougeait, ni une feuille, ni un brin d'herbe…

Pourtant, sur ce banc du square, lui était soudainement venue l'idée d'une audace, que l'été autorisait, une aventure dont personne n'entendrait parler. En se prenant pour sa propre dupe, elle avait réussi à se convaincre d'une promenade en fraude, à son propre compte : elle avait pris le trolleybus jusqu'à Hampstead, et visité le cimetière de Highgate. Cette expédition improvisée n'avait rien rapporté, que de lui casser les jambes, car l'endroit est pentu et le soleil tapait dur ; que de trouver à ce quartier lointain le charme d'un village ancien, et au cimetière celui du Père-Lachaise. Bien entendu, dans le serpentement des allées vides et sous le couvert des arbres, elle n'avait pas rencontré, parmi toutes ces tombes, à tout hasard, celle d'un jeune Brasier. Qu'elle cherchait, en vérité. A défaut, un gardien lui avait indiqué celle de Karl Marx, près de laquelle elle s'était assise un long moment, étourdie d'échouer là. Ensuite, suante, assoiffée, elle avait bu beaucoup à la fontaine de l'entrée, ivre d'eau, une sorte d'égarement : mais que faisait-elle là, en plein midi, ce dimanche de juillet, à chercher la tombe d'un jeune mort inconnu ?

Et, chose encore plus incongrue, au retour, très fatiguée, sous prétexte de s'y délasser, d'y gagner un peu d'ombre et de fraîcheur, elle était entrée à la National Gallery. Elle avait erré dans les salles vides, l'enfilade silencieuse des vastes pièces pleines de tableaux, les couloirs vides et les escaliers vides, s'enfonçant dans ce château ouvert à tous les vents, avec l'envie d'appeler, comme on le fait sur le seuil des demeures inconnues : "quelqu'un ?", par crainte de commettre une indiscrétion, d'être congédiée, telle une intruse, par les riches habitants un instant absentés, et elle était tombée en arrêt devant un tableau très grand. Elle était restée en tête à tête avec Jean de Dinteville et Georges de Selve, un colloque étonnant, sans traduction ni explication.

C'était d'abord comme un rêve, aussi bizarre que les fabrications énigmatiques dont le cerveau s'encombre dans le sommeil,

mais qui, dès le réveil, assurent qu'on a bien dormi, tant ce qu'elles représentent contredit la réalité. Elle était bien réveillée, et pourtant absorbée jusqu'à l'hypnose par le luth et le globe, la boussole, le cadran solaire et le compas, la pelisse d'hermine et la soie rouge de la manche, le polyèdre et les motifs du tapis, des pavements, la médaille et les gants qu'une mathématique ou une géométrie distribuait, ces choses savantes et luxueuses d'un temps passé, instruments et accessoires dont le rébus l'emplissait d'une torpeur. Plus elle s'engourdissait, plus elle comprenait que ce n'était pas un rêve, mais un avertissement dont les *Ambassadeurs* narquois lui faisaient leçon. Ces deux personnages surplombaient le temps, ils semblaient instruits de menées inquiétantes qui concernaient quelque chose d'elle, au présent. Aussi bien son expédition en fraude au cimetière de Highgate, le motif réel de son enquête funèbre. Celui de ses séjours à Londres, son petit commerce de revues en contrebande. Aussi sa visite à la Hogarth Press ; mais surtout les remuements d'Europe, fracas d'événements lointains qui se tramaient dans le désert endormi de l'été londonien. Rien n'échappait à leur songe. Ils savaient également qu'elle était insignifiante. Fille de rien, sans éducation. Qu'elle tirait sa science d'avoir lu tous les jours, servante, les journaux à M. Henri, sans rien y comprendre. Alors, il l'interrompait, commentait avec la condescendance amusée d'un maître d'école les articles politiques de *L'Illustration*, du *Temps* et du *Matin*, avant de la congédier brusquement, irrité par son ignorance… C'étaient des mêmes hommes d'argent et d'armes, faiseurs de guerres, de crises et de banqueroute que l'entretenaient les personnages du tableau, dans le silence du musée. Soudain effrayée de ce face-à-face, elle avait tourné les talons, fuyant le regard vivant de ces deux personnes qui semblait l'accompagner, vouloir lui apprendre ce qu'elle ne voulait pas savoir. Dehors, elle avait cru retrouver son insouciance du matin, sur le banc du parc, mais le bel été immuable avait disparu, le soir noyait les rues d'une ombre sale, seul le haut des toits accrochait encore les rayons d'un soleil mourant. C'est de ce dernier séjour, peut-être, qu'elle avait commencé de douter de la mission de M. Brasier, de se retourner, craintive, méfiante, sur une mendiante en haillons près du métro, d'imaginer à tout bout de champ qu'un policeman demanderait à contrôler ses tickets de métro, ou qu'un commis indien, avenant, doucereux, la devinerait soudain.

Maintenant, elle montait l'escalier de l'hôtel tenant embrassés ses paquets et le colis de revues, anxieuse de sentir attaché à sa

nuque le regard de Sparrow, aussi insistant que celui des *Ambassadeurs*. Tandis qu'il devisait avec elle, il n'avait rien manifesté, mais à présent il suivait son ascension, étonné de sa volte-face, perplexe, réprobateur. Qu'y a-t-il de neuf ? Pourquoi prend-elle le paquet, est-ce si pressé ? Elle se demandait : Quoi donc m'a passé par la tête ? Le réclamer tout de suite n'est pas dans nos conventions, cela le fâche. Toujours il le monte plus tard à ma chambre, avec mon plateau, peut-être après l'avoir ouvert, après avoir vérifié que tout va bien ?… Ou mieux : après avoir glissé lui-même le document, cette chose secrète qu'elle ne peut lire, elle est bien tranquille, et M. Brasier aussi. Elle en défaillait de peur. De vraie peur, cette fois ! La peur dont elle se riait, stupide, sous la lampe de la cuisine. Innocente ! Elle frissonnait à présent, pas seulement d'être trempée. Chaque marche semblait plus raide que d'habitude ; le colis plus volumineux, il pesait plus lourd, c'était évident. Comment demain se rendre à la gare d'un air naturel, d'un air anodin, quand elle mettait en péril si étourdiment les dispositions bien rodées, desquelles le Moineau était garant, une tombe. M. Brasier, une tombe itou. Ce qui lui évitait d'expliquer qui sa maladie mettait dans l'embarras. Qui pensait à la place des gens les gestes qu'ils devaient faire, calculait leurs déplacements, leurs horaires et leur emploi du temps, de qui elle était le facteur. Au pied levé, n'est-ce pas, quelqu'un de sûr pour prendre livraison, convoyer la chose : Elise, bonne pomme…

De très mauvaise humeur, elle jeta sur son lit la chose de plus en plus choquante. Franchement méchante. Enfin, soyons sérieux, se regimba-t-elle. La pluie, tout le jour, le brouillard, l'insolite soleil perçant les nuages et ses allées et venues en tous sens, ses achats pour tromper le temps, et pour finir sa longue station à Tavistock Square : à ce train-là, tout finit par prendre l'air suspect. Même la lumière du vieux plafonnier semblait fausse, fausses les fleurettes anglaises du papier peint, et elle, dans le miroir de l'armoire, se fit l'effet d'une fausse jeune femme déguisée en Elise Casson. Dont les arrière-pensées n'avaient plus rien à voir avec la peur. De moins en moins. Plutôt avec le mécontentement, carrément la colère. Alors, vraiment furieuse, révoltée d'être baladée, bernée par qui elle ne savait, l'idée excellente lui vint de tirer les choses au clair. D'une inspiration subite, elle ouvrit le paquet.

Comment ne l'avait-elle encore fait ? C'était tellement facile de dénouer la ficelle, d'envoyer voler le papier brun, un emballage vraiment bricolé, du travail bâclé. Les revues, une vingtaine, comment pouvaient-elles autant peser, se répandirent sur la

courtepointe. Elle les feuilleta rapidement, elle en connaissait les titres, *Criterion* de T. S. Eliot, contributions de Auden, Dylan Thomas. *Writing & Reading*, traduit Gide, publie Forster, Bowen… *Scrutiny* : la femme de Leavis y écrit sur Jane Austen. Articles sur Conrad, James, etc. Loue D. H. Lawrence, exécute Hemingway, Greene… *New Literature, Delphin Revue, Novels and Poetry, New Magazine of Arts*… Feuilles grises, jaunes, glacées, de lourd ou faible grammage, typographie standard ou artiste… *So what ?…* Laquelle est un alias, où est l'anomalie ? Finalement, à première vue, aucun échantillon n'avouait son défaut de fabrique, pas de quoi fouetter un chat, pas de quoi se faire battre le cœur. Debout au milieu de la chambre, encore en tailleur et béret, les pieds mouillés, elle concluait : M. Brasier a raison : nous sommes bien tranquilles. Elle se déchaussait enfin, ôtait ses bas, et sa jupe, enfilait un peignoir, sans quitter du coin de l'œil la pile de revues, encore fâchée de s'être monté la tête avec des vétilles, quand le plus beau de sa journée, de sa vie, était la seconde illuminante où Mrs Woolf était parue sur le pas de sa porte, un parfait précipité de temps ! Seigneur ! Voilà qu'elle passe le seuil, malmène un bec-de-cane, tend sa main à la pluie.

— Elle s'incarne parmi nous. Ainsi soit-il, murmura Elise, pour moquer l'émotion qui picotait ses yeux…

Car, si géniale qu'elle soit, Mrs Woolf doit quand même incliner sa tête pour passer les portes basses. Bien que déesse, il lui arrive de se battre avec les loquets. Cet objet idiot résiste à sa main divine. Elle s'obstine, fébrile, malhabile, sa crainte augmente, sa peur d'en être mal jugée. Malade de montrer sa peur, et son indignité, son inaptitude foncière à réussir le geste le plus ordinaire, et même trivial : à qui, mari, servante ou médecin, sœur, ami, ou chien, devra-t-elle rendre compte de si mal fermer sa porte ? La folie est-elle de ne savoir tirer une porte comme absolument quiconque ; d'avoir peur, à la folie, de ne pas y parvenir. De croire que cet exercice est probatoire de votre valeur, parmi mille autres du jour, et de désespérer d'en réussir aucun. Alors, pour distraire l'attention, elle tend la main, sa longue main translucide, d'aristocratique légèreté, telle l'aile d'un papillon la laisse planer dans l'air du soir, à la recherche aveugle d'une sensation normale, d'une sensation à soi, palpant la matière atmosphérique de la pulpe des doigts, de la paume ouverte, la laissant éprouver l'absence de gouttelettes, bruine, poudre d'eau… Tiens, il ne pleut plus ! Non, vraiment, soudain il ne pleuvait plus du tout. Quel magique cinq heures du soir ! Son apparition suspend l'averse, si divin décret, qu'on n'en croit pas ses yeux. Elise en croit-elle ses yeux, qu'elle a fermés, d'avoir eu le visage

de Virginia Woolf à soi seule, un quart de seconde sa longue figure de fantôme, ses joues creuses, lèvres minces, nez pincé de petit rapace et lobes bombés, paupières tombantes sur le regard terrifié, un quart de seconde d'absolue beauté à vénérer pour l'éternité ?

Les apparences sont trompeuses. De quoi peut-on croire ses yeux ? Mrs Woolf disparaît dans un nuage, ne reste d'elle que ce chien jaune, tout à fait perdu au bout de la rue. Les gens muets des tableaux tiennent d'éloquents discours, certains jours d'été : doit-elle les croire ? Ces revues sont un trompe-l'œil de première classe, on n'y voit que du feu. Au pays des aveugles, les borgnes sont rois. Un peu rassérénée par ses conclusions, Elise apprivoisait sa vision de Tavistock Square, s'en racontait déjà la légende, qui console de la perte, minimisait ses frayeurs du jour et, ce faisant, elle s'affairait au petit ménage de sa chambre d'hôtel, qu'elle quittait demain matin pour prendre son train, et à midi son ferry. Demain soir, elle serait rue Notre-Dame-des-Champs, loin des mirages londoniens avec leurs éclaircies subites. Vers sept heures, elle prit le plateau de Sparrow, déposé sur son seuil, comme d'habitude, son thé-sandwich et son crumble. En échange, elle déposa sur le tapis, comme d'habitude, sa paire de chaussures. Ce soir, très mouillées. Puis, par acquit de conscience, elle revint examiner sous la lampe les revues controversées. Polémiques, éloges et commentaires, blablabla, de l'anglais pur sucre. Bien entendu, elle ne comprenait pas un mot sur dix. Elle refit le paquet, renoua la ficelle, puis s'installa confortablement sur le lit avec son plateau, se versa une tasse de thé, huma le délicieux crumble poudré de sucre. La pluie londonienne pouvait tomber à verse sur les trottoirs du soir, elle était à l'abri dans cette bonne petite chambre de l'hôtel, elle avait les pieds au chaud. Alors seulement, en un éclair, la solution lui parut, lumineuse, enfantine : Elise, que vas-tu chercher midi à quatorze heures, triple buse ? Sous la courtepointe, elle remuait ses orteils avec une satisfaction sans pareille.

Ce même jour, à Genève, le temps était au beau, et même exceptionnellement chaud, le ciel radieux, l'atmosphère limpide jusqu'au sommet du mont Blanc, neiges miroitantes dans leur magnificence éternelle. Aujourd'hui le thermomètre dépasserait sans doute les 35 degrés. La presse en faisait ses titres, tant *La Tribune* que *Le Journal*, et la radio ; l'événement occupait les esprits : on n'avait pas vu ça depuis 1902. Ces prévisions s'assortissaient de conseils à la population contre les dangers d'un tel accès

caniculaire, insolations, brûlures, déshydratations : vieillards et enfants priés de rester aux abris. D'ailleurs, hier, d'avoir piqué une tête en plein midi, une riche curiste américaine était morte d'hydrocution à Evian. Les plages du Léman étaient noires de monde, de Rolle à Vevey.

— Selon vous, a-t-on aussi chaud à 35 degrés Celsius qu'à 119 degrés Fahrenheit ? demandait Thomas Hawthorne à son compagnon.

Les deux jeunes gens élégants installés sur un banc de la promenade à l'ombre d'un saule, en chemise claire et gilet, allongeaient en parallèle nonchalamment leurs jambes et leurs souliers d'été, suède et toile, impeccables. D'accord pour s'accorder une station vespérale, ils contemplaient, les yeux mi-clos, les cygnes endormis au bercement des clapotis, vaguelettes lasses léchant la grève de gros sable. Un transbordeur blanc, le drapeau suisse flottant fièrement à sa proue, venait de quitter son attache et s'éloignait vers le large, laissant son sillage écumeux sur l'eau aveuglante, soleil déclinant du zénith ; si pimpant et paisible spectacle qu'il intimait, au moins, une minute de silence. La question des degrés resta en suspens.

Ils ne s'étaient pas beaucoup éloignés du palais Wilson, étant convenus, le temps d'une suspension de séance, de prendre une gaufre au kiosque du parc Mon-Repos, pour profiter de l'aubaine de cet été tardif, au défi des mises en garde sanitaires, et pour fuir le café-restaurant de la Société des nations, une pétaudière. On ne pouvait faire un pas sans écraser les pieds d'un diplomate, d'un secrétaire général ou d'un conseiller, il fallait retenir la veille pour obtenir une table, et encore de second choix, les meilleures, celles près des fenêtres, étant réservées aux augures, cela va de soi. De toute façon, pour le point de vue, inutile de se battre, aucune n'offrait celui qu'on avait de ce banc sur la paix genevoise, ses allées ratissées et ses massifs fleuris, sur le panorama du lac et des Alpes. Derrière eux, dans la pente du parc, les parterres de roses foisonnaient, embaumant l'air brûlant, et les oiseaux pépiaient de ravissement.

— Fichue idée de nous coincer là, dans ce palais, en pleine ville… disait Hawthorne, poursuivant quelque pensée paresseuse.

Son voisin le laissant à ses griefs, il poursuivit :

— Bon, maintenant, on nous construit un palais des Nations tout neuf, à l'Adriana. Cela aura-t-il un peu plus d'allure ? Mais non, vous verrez : du pur style international en béton universel. Si seulement le projet avait été confié à Le Corbusier… Dire que nous avons failli être logés en pleine campagne, à dix kilomètres d'ici. La propriété Sans-Souci…

— Sans souci ! Beau programme, pour la SDN…

— A Versoix, il y avait pourtant tout ce qu'on peut rêver : magnifiques demeures néo quelque chose et jardins de plaisance, le port du Creux-de-Genthod pour les hydravions, les champs d'aviation à côté, la voie ferrée ; enfin, c'était parfait. Vous connaissez le château Bartholini ? Voilà qui aurait eu du chien ! Savez-vous qui y logeait, récemment ? Waldthausen. Le champion de courses mort à Marseille, la semaine dernière… *My God*, Louvain, sortez-vous de vos carnets, de temps en temps !

Hawthorne appuyait son accent d'Oxford de manière insupportable. Tout en écoutant ces propos, un calepin posé sur les genoux, son voisin crayonnait à la mine sèche un croquis du paysage immédiat. Soit, en raccourci audacieux : quatre bas de pantalons à revers et quatre chaussures de gentlemen, exercice de perspective assez périlleux. Le jeune homme eut un petit rire.

— Il paraît que ce Waldthausen a laissé son rodéo fastueux dans le parc de votre château. Les voisins l'ont prié d'aller faire tourner ses moteurs plus loin. Il a installé ses circuits à Nyon, je crois. Les Vaudois sont plus tolérants. Ou plus durs d'oreille.

— Ah ! Vous connaissez l'histoire…

— Elle est dans tous les journaux… Joli garçon, richissime. Un Suisse du Liechtenstein… Il court avec Julio Villars. Sur Alfa Romeo, à Stelvio, au Ventoux, il abandonne, c'est son truc. Comme à Montlhéry. Quatrième à La Baule, en août dernier, derrière les Bugatti… Brillant coureur, mais second couteau.

— Quelle science ! Un amateur, vous avez raison. Rien à voir avec Caracciola, Fagioli… Vous aimez les courses ?

— Très peu pour moi. J'ai seulement lu la presse, éloges, panégyriques et condoléances.

— Et vous retenez tout ça, d'une seule lecture ?

— Mémoire automatique.

— Je vous envie…

— Allons, Hawthorne, poursuivait distraitement Louvain, revenant à leur sujet. Laissons Versoix aux banquiers alpestres. Nous ne sommes pas là pour folâtrer dans les floralies. La SDN a besoin de sérieux, d'urbanité, de neutralité. Il y va de la paix mondiale, non ? Remontez vos chaussettes, s'il vous plaît. J'ai du mal avec les plis…

Le jeune homme dessinait sans lever les yeux sous sa mèche tombée, une petite cicatrice à la lèvre, légère rature de la ligne, troublante ; mais les traits carrés, énergiques et nets. Il parlait vite et froid, avec une moquerie de timide qui avait séduit Hawthorne, dès le premier jour. Curieux stagiaire, cet attaché de la délégation française, en résidence provisoire à Genève, avec qui

il s'était lié, malgré ses préventions, et sa grande prudence. D'une délégation à l'autre, méfiance et quant-à-soi. Même en ville, hors des sessions ; on se croise à l'opéra, dans les librairies ou les brasseries, mais on ne fraie pas. Même chez les dames galantes de Plainpalais. Discrétion, motus et circonspection diplomatique, une obsession. Cependant, celui-là était de passage, détaché à tout point de vue, d'une liberté de langage très policée, une impertinence qui concernait tout un et n'offensait personne. Il valait le dérangement. Hawthorne avait un peu dérangé ses habitudes pour l'aborder, puis le fréquenter : d'ici quinze jours, Etienne Louvain repartait, cela ne portait pas à conséquence. Vu qu'il n'était pas même titré et semblait s'en ficher comme d'une guigne, en promeneur, son calepin en poche, seulement posé sur la branche, le temps d'un stage, drôle d'oiseau. Capable de passer sans sourciller de l'allemand à l'anglais, *old sport*, reconnaissait-il une touche de Cambridge dans son accent ? L'italien aussi. Hier, il l'avait surpris, assez enthousiasmé par l'acrobatie, lui qui ne pratiquait que le français. Et encore, très scolaire. Ce garçon l'intriguait et le charmait, surtout qu'il eût ce passe-temps piquant de crayonner en contrebande, de silhouetter gens et choses, à tout bout de champ.

— Je vous envie, d'avoir une telle mémoire, soupirait Hawthorne. Je tiens des listes de noms, les anciens, les nouveaux, qui remplacera qui… Vous tenez des listes, vous ? Ce matin, un quidam me tient la jambe devant le secrétariat de la délégation autrichienne, vingt minutes, tout ce temps je me creuse les méninges pour lui mettre un nom. Savez-vous qui c'était ? Sands, de l'ambassade anglaise à Berlin, en personne. Nous avons travaillé ensemble, l'an passé, aux accords de Lausanne. Il me parlait de von Neurath, von Papen, et de MacDonald, comme s'il avait fait un bridge avec eux hier soir. Les grands manitous, passe, mais s'il fallait se souvenir des délégués de chaque pays… Il y en a un que je n'oublierai pas ! Apponyi.

— Délégation hongroise.

— Un coriace ! La Hongrie a eu toutes les inspections imaginables aux fesses sur ses violations du traité… Preuves à l'appui, pour nous, l'armée hongroise, c'est 100 000 hommes. Il maintient 35 000, dont 1 800 officiers.

— Au moins, vous avez la mémoire des chiffres !

— Mais à quoi cela nous sert-il, les chiffres ? Au final, il a eu gain de cause. Ne croyez pas que je plaide en morale. J'adore la rhétorique, un art classique. J'écris à longueur d'année les discours de notre délégué ; je suis le roi de la litote et du syllogisme. Hitler sera moins casuiste. Il remilitarise à tour de bras. La Hongrie

a enfoncé le coin, les autres suivront. Aux accords de Trianon, l'addition était trop salée, nous avons trop tiré de plans sur la comète.

— En France, on dit : compter les œufs dans le cul des poules.

— Vous êtes d'accord, Louvain ? On ruse avec les accords, le cadre légal est aux chiottes. Notre échine si souple qu'il n'y aura pas besoin de la briser. Je vais partir en vacances, soupira-t-il. Sienne, Pérouse… Le lac de Trasimène me changera de celui-ci. La SDN sombre lentement dans son lac d'eaux douces… Le *Titanic*, voilà qui avait de l'allure ! Le choc de l'iceberg !… De nous, il restera le jet d'eau, souvenir de la baleine noyée… Vous en avez fini, avec mes chaussettes ?

— Dites-moi, votre Office Nansen, pour l'aide aux réfugiés allemands…

— Bientôt, ce sera le Haut-Commissariat… J'en suis à recruter les peintres, pour rafraîchir nos bureaux de Lausanne. Bleu céleste.

— En voilà une bonne nouvelle !

Hawthorne coiffa sa mèche impeccable d'une main sourcilleuse.

— Hier, Hitler était à Niederwald. Venu en avion de Tannenberg, avec Göring et Hindenburg, tribune dressée devant la Germania, la foule des milices, Casques d'acier, vétérans de la grande guerre, drapeaux, étendards, enfin la grande parade habituelle. Et que dit-il ? "Nous ne pouvons pas renoncer à vous, les Sarrois, pas plus que l'Allemagne à vous." Pendant ce temps, en ville, manifestations des socialistes, ou ce qui en reste, bastonnade…

— Ne désespérez pas : ce sera mieux à Nuremberg, dans quinze jours, aux festivités de clôture. Grandiose, vous verrez.

— Vous avez assisté à la séance, ce matin ? Vous avez entendu Joseph Goebbels ? Silence dans les rangs : affaires intérieures, aucun droit d'ingérence, nos diplomates s'inclinent. Je suis pessimiste, Louvain.

— Vous pouvez replier vos jambes.

— Helbronner plaide le rattachement de votre Comité national à notre Haut-Commissariat aux réfugiés, mais Hitler proteste que nous soutenons son opposition…

— Pourtant, nous faisons son jeu. Nous fichons à tour de bras aux frontières.

— Avec le passeport Nansen, les plus chanceux visent l'Amérique, la Palestine. Les autres sont coincés ici. Au chômage, évidemment. Ils se perdent dans la nature…

— Ils ont des raisons… Dites-moi, à ce sujet : j'ai eu vent d'un ressortissant de Cologne qui a passé la frontière, la semaine dernière, par le lac de Constance. Il pourrait être à Berne…

— Vous, je vous vois venir.

— Je viens. Il s'appelle Werfel. Gustav Werfel. Ou Gustav Maïcheff, du nom de sa mère. Peut-être l'aurez-vous dans vos fiches ? Avant de partir à Sienne ?…

— Je ne vous promets rien… De vos amis ?

— Une relation de relation… Si c'est bien lui, il a besoin d'un accueil. A Sienne, ne manquez pas d'aller voir les petits Lorenzetti. *Città sul mare. Un castello sul mare.* La barque, on dirait une feuille sur l'eau. Premiers paysages de la peinture occidentale.

Un vol de mouettes passant bas sur les berges se hasarda dans le parc. Une se posa non loin d'eux. Louvain eut tôt fait de la croquer sur un coin de sa page, et dans la même ligne le massif tout proche, sinueuses branches de lierre d'une rocaille, gribouillage rapide. Des couples distingués flânaient dans les allées, un tramway se dirigeait vers la ville dans un bruit de ferraille, déplacé pour un si beau site. Le soleil pâlissait le lac, mercure liquide. Hawthorne s'étira, bâilla sans retenue.

— Je me demande si je vais faire de vieux os ici. J'ai un poste en vue, à Londres, au Foreign Office. Pas vraiment exaltant, mais plus opérant. La SDN est un vieux théâtre, et moi un acteur fatigué. Au moins, vous, vous êtes de passage. Spectateur, non ?

— Observateur…

Louvain finissait son dessin, d'un cadre esquissé entourait sa composition, et soudain apparut l'architecture invisible, l'équilibre et la géométrie qui commandaient l'ensemble, ordonnant les traits jetés sur la page en un jeu d'obliques, d'ombres et de clarté. Le petit chaos d'anecdotes en rien ne promettait cet achèvement d'une élégance mathématicienne, une construction si parfaite que Hawthorne eut un sifflement admiratif.

— Mazette ! Quelle main de maître. D'où tirez-vous ce talent ?

— J'ai fait de l'escrime, cela délie le poignet. De la savate également. Dansant, plus élégant que la boxe. Mon père y tenait… Non, Hawthorne : dans mes jeunes années, j'ai suivi les cours de dessin de Lhote. Meilleur professeur que peintre… Son credo : la structure. Echelles, intervalles. Le rêve corrigé par la rigueur, la surprise par la géométrie… A vrai dire, je passais mes vacances devant une fenêtre, cela aide à cadrer…

Mécontent d'en avoir tant dit, il se levait, fourrait le calepin dans sa poche et renfilait son veston, rectifiait sa coiffure et sa cravate.

— Pour revenir à votre question, voulez-vous mon avis ? Il fait plus chaud en degrés Fahrenheit qu'en Celsius. Et maintenant : un voyage en miles est-il plus court ou plus long qu'en kilomètres ? Ah, les chiffres, Hawthorne !…

Ils revinrent lentement, poussèrent jusqu'à la jetée des Pâquis, d'où le panorama urbain s'offrait en majesté, le jet fusait sous le soleil blanc. Le temps de fumer une cigarette – des américaines, Louvain, qu'en pensez-vous ? –, ils restèrent un instant à regarder, sur l'autre bord, les marins déchargeant les bricks, ces barques d'un autre temps charriant le sable et les graviers des carrières de Meillerie pour les chantiers de la ville, transports séculaires que le béton triomphant menaçait à présent de ruine, et le ballet lointain des petits hommes courant sur les chemins de roulement en poussant leurs brouettes vers le quai des Eaux-Vives semblait un spectacle anachronique dans le contre-jour aveuglant, dérisoire agitation artisanale des hommes de peine, quand se hissaient désormais les tours de ciment armé, défiant tous les ciels des grandes cités modernes… Devant eux, sur les pelouses parfaites se dressait le palais Wilson avec ses toits à la Mansard, sa tourelle imposante et l'éclat de ses mille fenêtres, flanqué du pavillon nord, verre et métal, construit en six mois pour la Conférence du désarmement. Sur les hauteurs, loin dans l'écrin de verdure, s'élevait le dôme de poussière de l'Adriana, le nuage monté du chantier où pelleteuses et bétonneuses travaillaient à la gloire des nations. Rien dans la paix satisfaite de ce jour d'été ne dénonçait le remuement du monde, il devait faire le même temps radieux sur les places de Berlin et de Munich, à Budapest et à Rome ; l'anticyclone campait, immobile sur l'Europe.

De Sienne, de Lorenzetti, on pouvait bien rêver, mais une fois passé le contrôle, encore éblouis par le soleil excessif du dehors, les deux jeunes gens tombèrent sur la réalité immédiate. D'un regard averti, ils évaluèrent le panorama du vaste vestibule, au pied de la volée de l'escalier central, les agrégats poussifs quittant le café-restaurant, poursuivant de digestives confidences ; là-bas, avisèrent une petite émeute journalistique, appareils armés, guettant la sortie de quelque porte-parole. D'autres circulaient, se hâtant vers l'immense salon des délégués, où reprenait la session, d'anonymes secrétaires, aussi frileux que chauves-souris, tenant à pleins bras les graves dossiers dont ils avaient traqué la formule fautive, la coquille catastrophique, tandis que de vieux messieurs auréolés d'importance, ministres ou ambassadeurs de toutes nationalités, s'acheminaient vers leur siège avec des lenteurs pachydermiques, escortés de jeunes attachés et interprètes, subalternes affairés, dont la suffisance se parait d'une gravité comique. Ah ! ici réunis tant de cols empesés, de fesses grasses, de

ventres et d'épigastres bombés, tant de dents sorties en rictus de politesse et de mains serrées, négligentes, enthousiastes, mains obséquieuses aux chevalières d'or poussant leur avantage sur des bras dodus, des épaules avachies… Il était l'heure de rouvrir les débats, déclarait dans le brouhaha le président de séance, un grand maigre Grec à la pomme d'Adam extraordinaire. Hawthorne accompagna encore son compagnon de quelques pas : ce soir, il y avait un cocktail chez Mme Verdussen, la femme très courtisée d'un des directeurs du chantier de l'Adriana : Louvain voulait-il en être ? C'était facile de l'introduire… Non, il n'en serait pas, sa soirée était prise. Il avait retenu son heure de vol, à l'aérodrome. C'était très dommage. On rencontrait là des personnalités originales, gens de théâtre et actrices en vogue. Il y avait un jardin anglais, des balancelles, le seul endroit où l'on ne s'ennuyait pas… En échangeant ces derniers mots, ils approchaient du salon des dames, et du seuil, parmi les quelques groupes attardés, ils ne purent que remarquer la jeune femme, arrêtée près d'une croisée. Figurine de porcelaine, elle tenait la pose tel un mannequin de mode, si élégante et délicate personne sous le pompeux plafond orné des médaillons classiques, la *Musique*, l'*Astronomie*, la *Sculpture* et la *Littérature*, qu'on eût dit un bibelot rare posé là par malice, coquette poupée de soie rose sertie dans le décor des boiseries blanches rehaussées d'or.

— Tiens ! Julia Brighten, souffla Hawthorne, retenant Louvain par le bras. Elle attend quelqu'un, dirait-on…

— En confidence, mon cher, souffla celui-ci de même, je crois que c'est moi.

D'étonnement, Thomas Hawthorne s'écarta, considéra le jeune stagiaire, qui filtrait vers là-bas un regard amusé, laissant à plaisir durer la surprise.

— Elle a demandé audience à notre ministre, qui a d'autres affaires étrangères à fouetter, cet après-midi, murmura-t-il. Je suis désigné pour faire office. Qui est-ce ? Vous la connaissez ?…

— Attention à vous, Louvain. Une intrigante, un peu folle. Redoutable. Si elle s'expose ici, c'est pour faire savoir à notre délégation qu'elle a plus d'une ambassade dans son sac, et plus d'un obligé à son arc.

— Peste ! Dites-m'en davantage, Hawthorne. Sinon je ferai un impair, peut-être deux.

— Son père est le banquier John Brighten, de mes compatriotes. Ayant survécu aux tranchées de la Somme, il s'est avisé que la vie valait désormais d'être employée à plein temps : il exploite à grande échelle des champs pétrolifères en Roumanie. Lucratif commerce, grosse fortune, croyez-moi. Avec sa petite

famille, il voyage beaucoup, il est de toutes les cures thermales, asthme récidivant, séquelle de gaz chimiques, je ne sais. Invité à tous les salons industriels, il y fait la promotion de ses affaires, et lorgne sur celles des autres… Julia Brighten a été pensionnaire des meilleures écoles. Polyglotte, sept langues, dont le roumain, l'allemand, le français : vous êtes battu, Louvain. Un diplôme de droit en Sorbonne, le gratin. Emancipée, sportive – votre savate sera courte –, et moderne, résolument moderne. Petit scandale : elle est en train de divorcer d'un mariage arrangé, un aristocrate local. Cela fait du bruit à Bucarest, et donne du souci à son père. Une enfant gâtée, des relations partout. Journaliste à temps perdu : pour le moment, elle potine, mais elle a des ambitions, et le bras long. Un conseil : gardez votre langue. Laissez-la parler…

— En voilà, une fiche ! Vous qui n'avez pas la mémoire des gens… En tout cas, merci du conseil, et, donnant, donnant : cela vous vaudra bien un petit rapport.

— Je n'osais solliciter.

— Mais si, osez donc…

Abordé par un secrétaire qui l'entraîna aussitôt vers l'assemblée maintenant pleine, Hawthorne laissa là le jeune homme, qui se dirigea nonchalamment vers la visiteuse. Celle-ci tournait ostensiblement le dos, profondément absorbée par le spectacle des pelouses vertes et du ciel bleu. Même de dos, une silhouette téméraire, provocante et séduisante, sa mince taille savamment déhanchée, drapée dans la soie d'une robe haute couture, son petit bibi de biais sur l'oreille, très primesautier, et le double rang de perles, parfaites sur sa nuque dégagée, à distance répandant les effluves d'un parfumeur célèbre, Ricci, n'est-ce pas ? Le jeune homme mordait sa joue, réprimant un sourire, et comme il était à deux pas, elle se retourna brusquement, lui tendit ses petites mains gantées, rieuse.

— Méchant, dit-elle. J'ai failli t'attendre !…

A Choisy, les dernières équipes quittaient les ateliers, des volontaires du samedi, gratifiés d'une prime d'une heure pour l'après-midi de ce jour normalement chômé. Au bout de la rue, les usines Bertin-Galay avaient fière allure. Dôme de fonte et cinq étages de bureaux, perron à péristyle, l'architecture affichait la prospérité insolente, à son fronton l'emblème de la marque : la célèbre galette d'or échancrée d'une dent gourmande au milieu de laquelle le sceau rouge B&G, tel un blason moderne, captait le soleil du soir, et le même motif se répétait en frise tout le long du toit. Du coup, l'ensemble évoquait davantage un

théâtre qu'un établissement industriel ; du moins en façade car dépassaient derrière les tours d'acier, les cheminées crachant haut dans l'air leur fumée droite, dix hectares de béton, hangars et ateliers, une ville bâtie jusqu'à la Seine. Depuis deux mois qu'elle arpentait Paris, Camille avait eu loisir de rencontrer le sigle partout reproduit dans les publicités, les journaux, et sur les affiches qui proclamaient : *La santé, c'est B&G*, *goûtez le bon goût B&G*, ce slogan répandu en France et une bonne partie de l'Europe sur les paquets de biscuits, les plaques de chocolat, les sachets de café de la firme. Le sigle pavoisait sur la portière des camions, des estafettes de livraison, stylisé en ferronnerie aux fenêtres, sur l'en-tête du papier à lettres, jusque sur le tablier des ouvrières, cousu à la place du cœur…

De cette entreprise, moins que tout autre, elle connaissait les arcanes. Qui l'aurait éclairée là-dessus ? Son enfance américaine avait ignoré le sujet, comme beaucoup d'autres concernant une histoire qu'il fallait taire, tenir dans la distance et l'oubli, la période honnie de la guerre qui avait dispersé sa famille, mis un océan entre les uns et les autres. Personne n'en tenait conversation autour d'elle, et elle se souciait bien peu, enfant, puis adolescente, d'interroger sur cette *fabrique* familiale. Seul l'oncle Daniel y faisait parfois allusion, comme d'une plaisanterie fameuse. Mais quel crédit accorder à cet oncle fabuleux, qui brassait les affaires, s'enrichissait et se ruinait chaque matin, fastueux gangster de cinéma aux poches pleines de cadeaux, quittant un avion pour un palace, un cigare pour un plongeon dans la piscine, courant après sa dernière fiancée ou un nouvel appel au téléphone, sans cesser d'en rire. Dans sa bouche d'*entertainment producer*, ce terme de fabrique n'évoquait rien que d'ancien et de désuet ; sa condescendance se teintait pourtant d'émotion ou cachait un ressentiment secret… Quant à elle, elle y associait surtout la figure redoutable de sa grand-mère, l'aïeule d'un autre siècle, les souvenirs cuisants qu'elle en gardait, pleins d'étrangeté et de frayeurs enfantines. Elle avait grandi sans bien savoir quelle part réelle son père et ses oncles, Gabrielle, et même son frère, ses cousins, avaient à cette affaire familiale, dont Mme Mathilde, en dépit de son grand âge, tenait les rênes sans désemparer, mais c'était si loin la France, et Paris…

Pourtant, à peine débarquée de New York, début juillet, le notaire lui avait donné leçon sur ce pan d'histoire familiale. Elle avait subi l'exposé avec le sentiment très désagréable d'être chapitrée sur ordre. Tout en tapotant les épais dossiers sur son bureau, il l'avait informée avec onction de l'état de ses biens *propres*. Chaque fois qu'il prononçait le nom de la firme, il avait

un papillotement ému, choqué qu'elle parût incrédule et même insensible à ses représentations. Plein de commisération pour tant d'ignorance, l'air gourmand de ceux qui offrent des friandises aux enfants, il lui avait chuchoté des chiffres d'une voix de confessionnal, exaltant l'empire qu'était B&G, le fleuron, le fer de lance, l'orgueil de l'industrie française, et quel honneur, quelle providence c'était d'en être, mademoiselle Galay ! L'appartement de la rue Buffon, une misère à côté des titres qui lui revenaient, en biens propres. Ce mot répété à l'envi l'avait autant troublée que celui de fabrique. Qu'avait-elle en *propre*, vraiment, et à quel *titre*, pour porter si mal le nom des Galay ? Dans le silence douillet de l'étude, à elle, ivre de voyage et de chagrin, il susurrait avec convoitise ses espérances, assurant qu'il se faisait fort désormais de gérer à son avantage les bénéfices générés, placés en investissements sûrs, qu'il chiffrerait, à terme. Elle n'avait signé que le legs, pour avoir les clés de la rue Buffon. En bien propre. Pour le reste, elle réfléchirait.

— Réfléchissez, disait-il, bonhomme. Il faut toujours réfléchir…

A quoi ? Elle ne savait. Elle se donnait jusqu'au retour de ses parents, à la fin de l'été. Jusqu'à l'arrivée de Magda. En attendant, elle était seule, le temps qu'il faudrait, pour devenir quelqu'un, et elle y était peut-être parvenue. Elle était surtout parvenue en bas du boulevard Saint-Michel. Devant une colonne Morris, elle était tombée en arrêt à la vue de l'énorme galette : *Goûtez le bon goût B&G* ! Réfléchissez, disait le notaire. Jos était adossé à la colonne, d'accord avec elle d'occuper son temps mieux qu'en promenades. De partir en reconnaissance et d'aborder la question par le biais le plus direct : celui des réalités. Elle avait une visite à rendre, grâce à lui elle venait de s'en souvenir… Alors c'était très cocasse, et assez consolant, que de se présenter à l'embauche, et elle n'avait guère été intimidée par cette forteresse de Choisy, tout ce faste déployé, ni par la secrétaire qui remplissait pour elle le formulaire d'un air suffisant d'institutrice. Avait-on ravalé le béton, pour que l'usine parût si neuve, au bout de quinze ans… Quinze ans ?

Une seule fois dans sa vie, elle était venue là, avec ses cousins Guillemot. C'était un hiver de l'après-guerre, lors d'un des séjours de vacances en Europe. Elle ne se rappelait pas qui avait eu l'initiative de leur visite, les avait conduits, enfants élégants, à la *fabrique* de Choisy. Seulement que l'avait alors frappée le défilement des rues maussades du faubourg jonchées de détritus, qu'ils avaient traversées, assis tous les quatre sur la banquette arrière de la belle voiture de leur grand-mère. Simon

Lewenthal les attendait sur le perron, le directeur en personne ; grand, svelte, maintien raide, d'une prestance et d'une froideur intimidantes, surplombant de sa stature la grappe d'enfants ahuris qu'ils formaient à la descente de voiture, engoncés dans leur fourrure. Pas un mot d'accueil. En revanche, dès qu'à pied d'œuvre, disert, d'un faux entrain, fausse déférence. Il présentait comme de considérables personnes la petite demoiselle et ses cousins à tout un, ouvriers et contremaîtres ; eux saluant d'un air respectueux de domestiques. Abasourdie par ce déploiement de puissance, dans cette déformation des échelles propre aux enfants, écrasée par le gigantisme des murs et des machines, hébétée par le vacarme des chaînes que réverbérait la toiture métallique, elle avait écouté, sans rien y comprendre, les explications techniques absconses que professait l'homme grave, indifférent au ridicule de leur groupe enfantin, comme au dédain patent des femmes en tablier, au coup d'œil narquois qu'elles leur lançaient, agitées comme pantins au rythme des machines. Les stridences électriques, l'odeur suffocante, tout cela lui avait paru parfaitement incompréhensible, l'avait désorientée, jusqu'au sentiment d'un désespoir profond. Elle avait dû sembler bien pâle à leur guide, car il l'avait prise d'une poigne ferme, et plus lâchée, comme si elle devait s'enfuir par la première issue. Ce dont elle aurait bien été capable, terrorisée jusqu'à la fin du trajet à l'idée de défaillir, de trahir sa faiblesse. Mais domptée par sa prise autoritaire, pour la première fois de sa jeune vie soumise à une humiliation, une impuissance sans nom, sans démêler quel mépris, quelle bassesse motivaient ce supplice, elle serrait les dents, au bord de l'évanouissement. Comment s'avouer que, de si loin, la grotesque visite des petits maîtres aux usines avait nourri son envie d'y revenir un jour, par la porte qu'elle choisirait, pour venger le souvenir ? Il avait fallu cette vacance du temps d'été, sa solitude dans Paris déserté, pour que, d'une inspiration subite, elle donne raison à Jos. Elle s'étonnait elle-même, amusée plus que contrite, d'y accéder si facilement. Au fond, c'était presque comique de monter chaque matin vers cette entreprise célèbre dont elle possédait sa part, rentes et bénéfices. Sur le perron de laquelle personne ne l'attendait aujourd'hui… Mais ce samedi, elle n'avait pas pris la direction de Choisy, tant pis pour la prime. Elle était venue gare de l'Est accueillir Magda qui arrivait de Budapest, *via* Vienne, un voyage au long cours.

II

La jeune fille qui attendait le train de Vienne n'avait rien en commun avec Miss Brighten, ne portait comme elle soie ni perles, ni bibi, mais pantalon et chemisette de lin clair, lunettes noires ; elle s'éventait de façon assez cavalière avec son journal. Comme à Genève, le temps était estival, mais l'activité des motrices augmentait sensiblement les degrés Celsius. Sous les verrières, pas un souffle d'air. Bon nombre des gens venus accueillir les voyageurs avaient le veston sur le bras, la face luisante de sueur ; l'un ou l'autre allait de temps en temps remplir une gourde à la fontaine, mouiller les mouchoirs pour rafraîchir les enfants. Camille se tenait un peu à l'écart. Après avoir examiné *Le Départ des poilus*, elle toisait à présent les fresques illustrant les destinations chatoyantes d'Alsace et de Lorraine, fraîches allégories touristiques. Elle se distinguait du lot par sa posture et par sa taille, grande, élancée et ferme à la fois, une charpente de garçonne. Le col relevé allongeait sa nuque, rehaussait sa coiffure taillée au carré, une couronne fauve sur le front. Chaussée de sandales de sport, lacées haut, à son dos un petit sac de cuir avachi, elle avait pourtant de l'allure, une distinction naturelle qui donnait à sa cambrure quelque chose d'un poulain lâché dans la prairie ; dans le hall de la gare, c'était une curiosité. Dont elle avait conscience d'ailleurs, affichant sa dégaine, plongée dans son examen des œuvres ferroviaires. Le spectacle qu'elle donnait, celui qu'elle contemplait, cela distrayait de l'attente, car il fallait prendre patience : le convoi avait un retard d'une demi-heure, que déplorait l'employé en nage. Il jouait l'important, s'affairant malgré sa manche de veste vide, mutilé de guerre, à distribuer des prospectus vantant les grandes lignes européennes vers des destinations prestigieuses, Naples, Moscou, Bucarest, Istanbul, les commodités et menus fastueux du Venice Simplon-Orient-Express, de quoi faire rêver les sédentaires qui rôdent

dans les gares. Camille avait pris ce train autrefois, trop petite pour en garder le souvenir précis, mais le cerveau est un gisement, rien qu'un nom extrait images et sensations. Celui-là évoquait une longue traversée d'ennui, l'inquiétude qu'enferment les compartiments des trains, vitesse et dispersion, le sentiment d'excitation et de douceur lorsque s'ouvrent sans peine les grilles d'un parc, les portes d'un hôtel, s'écartent les rideaux d'une baie, quand on arrive quelque part où vous attend quelqu'un dans la nuit, une lampe à la main… Elle froissa le prospectus et le jeta dans une corbeille. Magda serait là dans quelques minutes, elles seraient enfin réunies, finirait le no man's land de l'été, sa traversée solitaire.

Camille était à Paris depuis deux mois, personne de sa famille n'en savait rien. Où se perdre mieux que dans la grande ville de son enfance, en quelque sorte touriste en villégiature ? Elle n'était ni une touriste, ni une étrangère. Elle pensait et rêvait en langue américaine, mais elle était française, par sa naissance et son éducation. Par sa famille de vieille souche, bourgeoisie d'affaires, grands industriels parisiens et réseau de relations, cercles d'influence qui assurent pouvoir et notoriété, considération. Il aurait suffi qu'elle descende chez sa grand-mère, la puissante, intraitable octogénaire ; il aurait suffi de se présenter Chaussée-d'Antin, pour avoir ses aises dans son luxueux hôtel particulier. Elle aurait pu prendre le premier train gare Saint-Lazare, débarquer au Mesnil, à la campagne, trouver refuge dans la vieille maison familiale et y guérir son vague à l'âme, se laisser dorloter par les domestiques de son enfance ; chercher la compagnie de ses cousins Guillemot à Genilly, jouer au tennis, aller à bicyclette avec eux sur les chemins. Il aurait suffi d'annoncer son arrivée pour être aussitôt entourée, accaparée par les uns et les autres, accueillie et distraite de mille façons, assaillie de questions, étourdie de rires et de voix, rétablie parmi les vivants. Mais elle voulait ne voir aucun d'eux, n'être vue de personne. En cet état d'hébétude et de chagrin, de détresse sans nom, elle ne voulait que disparaître, pour un temps dont elle disposait, à ses risques et périls. La visite de Magda donnait pour terme la fin de l'été ; en attendant, elle expérimentait la situation à la fois inquiétante et excitante des disparus qui s'absentent sans laisser un mot sur la table, une adresse, qui signent par là un sacrifice sans légende, la revanche négative de leur impouvoir. Amputée vive d'elle-même, elle disparaît. Personne ne la cherche, ne s'inquiète d'elle. Nul ne se soucie de savoir ce qu'elle fait, pense,

entreprend, tandis qu'elle va, dans la foule nombreuse des rues, avec le sentiment d'impunité que donne l'anonymat. Dans ce temps dont nul ne sait l'histoire, peut-être a-t-elle une chance de se rencontrer, Camille Galay ? Nul ne m'en dira nouvelle, si je ne me trouve. Si je ne soigne ce mal dont Jos, par sa mort, a ouvert la plaie. Pour la première fois quelque chose m'arrive, cela m'appartient. Elle se disait : Ici, je vais finir de comprendre ce qu'est la mort de Jos. Avant que son fantôme ne s'évanouisse, ses traits, sa voix ; avant qu'il ne m'abandonne. Avant que je ne renonce à lui. C'est ce qu'elle approchait avec peine, honteuse de s'avouer que ce n'était peut-être pas de lui qu'il s'agissait, mais d'elle. D'une autre, avec qui elle avait commencé de vivre, une vieille connaissance perdue de vue, que la mort avait touchée autrefois, dans des limbes de mémoire, l'abandon, la perte, et sans les mots la douleur d'être confisquée à soi, si vive qu'on se demande comment elle a pu si longtemps dormir.

Elle avait quitté New York sans prévenir qui, de quoi, et que dire ? Ses parents étaient comme chaque été de séjour chez leurs amis Zeisser dans l'Allgäu, et cette fois en Europe pour un congé sabbatique de plusieurs mois. Elle n'avait pas d'amis dans la ville, ou bien les jeunes gens infatués qu'elle avait quittés pour suivre Jos. Quelles relations solliciter, pour quel service, quelles bonnes paroles ? Son oncle Daniel, peut-être ? Où le joindre, au Mexique, sur le tournage du film qu'il produisait, contre lui toute la presse liguée, les critiques ricanants, les gens d'argent, à qui il devait toujours davantage, et que pouvait-il pour elle, sinon lui dire en riant de rappliquer tout de suite, de venir s'amuser à faire du cinéma avec lui à Oaxaca. Alors Mamy Baxter ? La vieille dame, fidèle gardienne de la maison de Brooklyn Heights, qui la voyait transporter ces objets dans le grenier, dormir douze heures d'affilée et la laissait repartir, sans trouver un mot. Pauvre Mamy Baxter, impuissante, désolée, dont elle n'avait rien à attendre. Son frère ? Théo aurait-il lâché son campus de Boston, ses algorithmes et ses tournois d'échecs pour accourir, et à quoi bon ? En ces jours affreux, au moins avait-elle appris cette chose très simple, élémentaire, irrémédiable, c'est qu'elle était seule. Pour la première fois de sa vie, non seulement personne ne pouvait rien pour elle, ne lui devait rien, mais l'aide de qui que ce soit la mettait dans le danger de s'éviter. A Paris, elle serait à l'abri, loin des compassions qui défigurent la peine, lui donnent quitus. Elle avait avancé son départ. Au lieu de septembre, c'était juillet. Entre-temps, elle saurait de quoi elle était

capable. Si son orgueil, sa liberté, sa neuve conquête servaient à quelque chose de bon.

Elle avait fui New York où partout elle rencontrait Jos. Du fond du *coffee shop*, il la regardait entrer, de cet air équivoque des revenants lui souriait, bouleversant de gentillesse et de jeunesse. Il dégringolait quatre à quatre l'escalier de secours d'un immeuble, sautait d'un bond sur la chaussée, casse-cou. D'une embrasure de porte, il surgissait, sautillait au bord du trottoir. Les bras en équilibriste, il feignait le vertige, au bord d'un abîme… Il l'était ! Dans une rue de Lower East Side, fauché par une voiture. Sa trajectoire par-dessus le capot, fabuleuse dans le contre-jour du crépuscule orange. Cela s'arrêtait là. Il restait en l'air, funambule étonné. Elle s'interdisait de penser la chute, le choc, craquement, corps disloqué. En cet état d'apesanteur, d'une légèreté de plume, indemne. Aucun futur à son vol pour mettre à mal la beauté, la paix. C'était une photo mentale, de celles qu'on ne prend jamais. Alors au prochain coin de rue, de nouveau il téléphonait d'une cabine, lui adressait un clin d'œil, vivant parmi les vivants, de nouveau il marchait près d'elle. Elle s'interdisait de tourner la tête ni les yeux vers lui ; si elle succombait à la tentation, il mourrait. Il s'écraserait sur la chaussée. Mais c'est fait, il est déjà mort ! se disait-elle, incrédule. Elle avait vu son cadavre dans les linges gris de la morgue, son visage endormi, sa mâchoire bâillonnée de bandes. Elle avait vu son cercueil descendre dans la tombe d'un petit cimetière de Cloisters. Elle avait signé des papiers, des formulaires, à l'hôpital où on l'avait transporté. Elle avait vendu l'épave de sa Ford, rangé chez elle, dans le grenier de la belle maison de Brooklyn, le peu de choses qui lui appartenaient, ce qui restait de lui. Il était mort et ne la quittait pas. Il n'était pas en paix. Il voulait d'elle quelque chose de plus, qu'elle avait promis. Cela suffisait à le maintenir en cette présence joueuse et cruelle qui simulait la vie…

Elle avait erré dans les rues, à en perdre la raison. Souvent, au-dessus des voitures filant au fond des avenues, il planait, arrêté en son envol, d'une grâce d'ange moqueur. Si elle renonçait, si, un quart de seconde, d'une distraction, elle oubliait, elle le précipitait pour de bon dans son néant, sombrait avec lui… Le tenir sauf à bout de regard, à bout de pensée, en était-elle capable longtemps ? Elle courait à des buts absurdes, une visée si vague qu'une fois rendue, égarée, elle repartait à contresens dans la trépidation urbaine, l'ombre des buildings obscurcissait sa vue. Dans les quartiers pauvres d'Italy, sur Bowery Street, elle cherchait une boutique qu'ils fréquentaient ces jours derniers, où il devait être à l'attendre, chez ce marchand chinois, à cette agence,

qu'elle savait soudain être de l'autre côté de la ville, vers Hudson River, où elle courait, et elle se réveillait d'un somme de brute, sur un banc de Battery Park, à la nuit tombée. Elle soliloquait aux carrefours, assise sur les marches elle attendait que Jos sorte de la Public Library, une patience d'aliénée. Jusqu'à ce qu'elle sente contre elle le poids d'un corps affalé, odeur infecte, la main qui palpait son genou, un mendiant. Si répugnante et douce apparition, sainte face ravagée contre la sienne que, revenant à elle, grelottant de peur, elle avait eu froid, si froid, en plein soleil ! Les entrailles, les os glacés : morte ! Quel fonds de bon sens, instinct de survie, lui avaient-ils dicté de partir, de quitter ce foyer infesté. Le voyage, la traversée d'océan, parenthèse anesthésiée de sommeil, elle s'en souvenait à peine.

Une fois à Paris, elle avait eu tant à faire, que c'était une ivresse de réalité. Tant de dispositions matérielles à prendre : une providence. S'installer rue Buffon, dans l'appartement, puisqu'il était à elle à présent. Habiter un endroit où Jos ne serait pas ! L'air sentait la naphtaline, la moisissure, partout des toiles d'araignée et quelle poussière, mais affronter ces vieilleries, faire entrer la lumière, aérer, battre les tapis, quel combat héroïque avec l'ange ! Puis passer chez le notaire, à la banque, trouver un peintre, un plombier, des actions d'importance qui vous sauvent l'esprit. Résoudre une à une les questions urgentes, comme faire rouvrir le compteur, gaz à tous les étages, la ligne de téléphone, et ranger, trier, déplacer une commode, choisir une lampe, s'emparer des objets, les malmener, un programme étourdissant. Remplissage des premières heures, des premiers jours, cette agitation domestique donnait un sentiment euphorique, mais ensuite ? Les choses ne résistent pas, elles sont dociles et bêtes, elles obéissent. Changer les meubles de place ne donne qu'une satisfaction passable. Plus rien à faire, qu'occuper l'espace étranger de l'appartement, celui de la ville, aller au soleil des rues où Jos n'a jamais été. Et partout les gens vaquaient à leurs occupations, comme si de rien n'était. Elle ne pouvait ouvrir la porte de la boulangerie sans tomber sur de pathétiques créatures en train de papoter, platitude et désolation. Des femmes léchaient les vitrines avec une expression d'avidité révoltante. Au Luxembourg, des enfants gavés jetaient leur brioche aux pigeons voraces, les gens flânaient, ignorant la mort ricanante accrochée à leurs basques. Au musée, des amateurs contemplaient les madones primitives comme s'ils en attendaient révélation des intrigues du monde et des desseins de Dieu… Toute cette inanité, cette

bassesse blessaient sa vue, nourrissaient une colère nouvelle. L'ombre de Jos dévaluait toutes choses ici-bas, les rendait insupportables et vaines, et nul sanctuaire pour le mettre à l'abri, lui épargner sa vie de vivante, qui continuait sans lui. Il aurait fallu dormir du même sommeil létal, laisser le monde à sa laideur, à son poids d'épaves éparses et négligeables…

Mais elle ne dormait pas, ses forces, toujours neuves, sur le qui-vive, avide de ce spectacle scandaleux, l'esprit battant la campagne, un tel désarroi ! A tout moment, l'ombre portée d'un arbre réclamait sa vue, l'inclinaison d'une branche, la chaise en fer d'un square, un pan de lumière sur le toit. L'éclair joyeux d'une vitre qu'on ferme, et sur le rebord de la fenêtre, le pigeon ébouriffé, son œil rond, réprobateur. Elle naviguait à vue, propulsée dans la netteté du soir, sans repères, rime ni raison. Une fois, au Luxembourg, elle avait fondu en larmes. L'inondation subite l'avait prise en traître. Jusque-là, elle n'avait pas pleuré, cœur sec. Mais, une fois amorcée, la source lacrymale était sans fin, puérile, bienfaisante. Fontaine des pleurs, elle allait d'un banc à l'autre, suffoquée de déréliction. Etait-ce vraiment cela, la disparition ? La sienne, ou celle de Jos ? De quoi pleurait-elle ? Jamais plus il ne saurait qu'il y avait des feuilles aux arbres, épuisées de lumière et de vent. Qu'il y avait une rose d'été, dans son calice une abeille affairée à sa survie minuscule, des moineaux picorant dans le gravier. Celui-là, à ses pieds, secouait de son bec menu une énorme miette, acharné à en tirer sa pitance, son obtuse obstination de bestiole si touchante de vaillance, si brave et tout petit qu'elle en riait, au milieu de ses larmes.

Pourtant, chaque matin, elle se réveillait d'aplomb. Etonnée de son bon sommeil, de la nuit si brève et de la jeune lumière qui traversait les persiennes ; de sa grande envie de café noir, de pain grillé. Choquée que son image, dans la salle de bains, ait si belle mine et bonne santé. Le monde était encore attrayant, en dépit du chagrin, immense, des mouchoirs trempés. Malgré le remords et la colère, elle allait bel et bien au musée, traversait les jardins, achetait du pain et du lait, réglait la facture du peintre de la rue Buffon, et buvait un verre de chardonnay au zinc, le garçon lui souriait. Alors sa rage de vivre la désolait moins, la tentation du jour ne lui paraissait plus si détestable. Maintenant, Jos ne restait plus suspendu dans l'air orange du soir. Elle pouvait voir l'accident aller à son achèvement, selon son régime propre de réalité, à pleine vitesse, la collision, la voiture surgie, disparue. Il gisait sur la chaussée. Elle se souvenait qu'il disait : *It's all right*, je suis bien. Ce n'est rien. Elle se souvenait qu'ils avaient rendez-vous, elle était en retard, elle courait. Il la voyait

courir, traversait à sa rencontre. Il tombait, flasque, poids de chair et d'os écrasés, ce choc. Elle en criait, à genoux près de lui qui disait : Tout va bien. Je vais dormir. Il avait tenu deux jours. Elle se demandait, à le voir si peu abîmé, sans attelle ni plâtre, sans pansement : Que fait-il là ? Partons. Viens, allons-nous-en, à présent. Il n'y a rien à faire, inopérable, disaient les médecins. Qui étaient ces gens, si sûrs de leur verdict. Ils n'y touchaient pas. N'y touchez pas, ne le soulevez pas. Il respirait faiblement, l'amplitude courte de sa poitrine sous les draps. Il la regardait à travers des loupes intérieures difficiles à comprendre. Ce sont les stupéfiants, disait l'infirmière. Pourquoi stupéfier un mourant ? Elle promettait. Sait-on ce qu'on promet, n'importe quoi. Ce qu'il veut de sa volonté entière, dernière, sa volonté folle de tout petit enfant. Il demandait, la voix étranglée de timidité, d'impatience, et elle répétait : Oui, je promets, oui. A peine se connaissaient-ils. Six mois. Cent cinquante-trois jours, précisément. Avec lui finissaient l'inconsistance et la légèreté, la maladie chronique à quoi tout enfant aspire d'échapper par mille résolutions, dissoutes chaque matin, rageant de ne trouver jamais l'acte par lequel il prend pied dans l'existence et il avait fallu ces six derniers mois, tout ce qu'elle venait de connaître avec lui, pour être, aujourd'hui, seule dans la ville, inconsolable de cette amitié qui l'avait baptisée à elle-même. Jos avait surgi dans sa vie, tout entier en son âge armé pour être celui qui lui ouvrait l'expérience nouvelle de sa mue. Jusque-là, elle avait plus ou moins bien emprunté les rôles que dictait son milieu. L'enfance, la jeunesse végète en territoire étanche, nulle prise ne donne accès. D'une embardée, elle mettait fin à sa dépendance, en rupture de famille, d'amis. Elle partait sur les routes d'Alabama avec un inconnu, un traîne-misère : six mois d'absence, en roue libre. Enfin elle-même, une vraie personne.

On ne voit pas venir le tournant, on s'y trouve brusquement. La circonstance vous pousse où vous alliez, vous étiez prêt, sans doute. Ce matin-là, dans un couloir de l'université, elle s'est arrêtée devant les annonces punaisées aux murs, devant lesquels elle était passée cent fois. Jobs faciles pour privilégiés en manque d'activité, d'expérience et d'initiative, que vante l'époque, ravagée par le chômage de masse, ironie remarquable : *Do it yourself*. *Freedom is money*. D'argent, elle ne manque pas. De liberté non plus. Elle peut le faire *by herself*, serveuse de bar, ouvreuse de cinéma, coursier, vendeur de journaux. Tireur de photos ? Elle s'était présentée à l'agence, c'était à prendre dans

l'heure. Elle n'avait aucune idée du business, ni des tarifs en vigueur. Du jour au lendemain, elle travaillait sur la plage de Coney Island, dans une minable boutique de photos-souvenirs. Il y avait des toiles peintes grossièrement barbouillées, trouées d'orifices où les gens passaient la tête, aviateurs d'un aéroplane, chasseurs d'Afrique terrassant un lion, gros bébés en barboteuse, au choix : un dollar le cliché. Le soir, souvent tard dans la nuit, elle développait les portraits dans l'arrière-boutique, à la tireuse automatique. C'était très mal payé. Le gérant, un sous-traitant douteux, passait prendre la recette de la semaine ; mais elle avait appris les rudiments et la débrouille. C'est là que sa route croisait celle de Josef Nádas.

Abrutie de sa nuit de tirages, mettant le nez dehors en bâillant, frileuse, affamée, elle avait d'abord pris le jeune homme endormi contre les planches de sa boutique, son sac sous la tête, pour un campeur d'occasion, un clochard échoué de l'aube. A l'horizon, le soleil énorme sortait des brumes atlantiques, éblouissant les chromes de sa vieille Ford. Assis sur le caillebotis de la promenade, ils avaient fait connaissance, en partageant sa thermos de café et le premier hot-dog de la baraque voisine. Le grand 8 et les attractions foraines étaient encore sous leurs bâches, leurs échafaudages aux guirlandes éteintes et leurs enseignes dépeintes faisaient un décor de théâtre délabré ; il y avait de rares flâneurs, minuscules silhouettes au loin sur la plage, jonchée de papiers gras. Il l'avait fait rire, en vantant ses ressources d'homme à tout faire : il savait coudre et tricoter, souder, réparer un moteur de voiture, tresser un panier, réduire une luxation, servir la messe, ressemeler des chaussures avec un bout de pneu, écrire à la machine avec deux doigts, à toute vitesse, et faire des nœuds de marin. Il pouvait marcher sur les mains. Ce qu'il démontrait, illico. Vidant ses poches sur le sable, trois dollars, une mandarine, et les clés de sa voiture, son seul domicile.

— Moi Jos, toi Camille, grimaçait-il, moqueur. Une fille comme toi ne traîne pas dans ces zones-là, Camille Quoi ?

Elle avait donné son nom, qui ne lui disait rien. Enfin un qui ignorait les célébrités. Mais dès que donné le sien, elle avait ri de la surprise : Josef Nádas, Hongrois. Hongrois ? Envolé, exilé vers le Nouveau Monde, mais là-dessus il ne s'étendait pas, il n'avait rien à raconter des vieilles histoires, même pas à tenter quelques mots avec elle, qui prétendait parler sa langue étrangère, fière d'en connaître assez pour une conversation : il était américain. Elle aussi, non ? Lui, il avait son *pass*. Il avait connu la quarantaine de Long Island, interrogatoires, probation, bon pour la citoyenneté américaine. Son périple, Prague, Vienne et